ACTE Ier, SCÈNE XII.

LES DEMOISELLES DE SAINT-CYR.

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Par M. Alexandre Dumas,.

Biblioteca Nazionale Napoli

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE FRANÇAIS, LE 25 JUILLET 1843.

PERSONNAGES	*ACTEURS.*	*PERSONNAGES.*	*ACTEURS*
Le duc D'ANJOU, petit-fils de Louis XIV	M. Brindeau.	COMTOIS, domestique de Roger	M. Ricur.
ROGER, vicomte de Saint-Herem.	M. Firmin.	UN HUISSIER	
HERCULE HUBOULOY, fils d'un fermier général	M. Regnier	UN EXEMPT DE LA PRÉVOTE.	
Le comte D'HARCOURT, ambassadeur du roi à Madrid	M. Fonta	UN VALET	
		Mlle CHARLOTTE DE MÉRIAN, pensionnaire à Saint-Cyr	Mlle Plessy.
		Mlle LOUISE MAUCLAIR, idem.	Mlle Anaïs Aubray.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un petit pavillon attenant aux bâtiments de Saint-Cyr. En face du public, au fond, une fenêtre. A gauche, une porte. A droite, une autre porte, qui lorsqu'elle est ouverte laisse voir quelques degrés conduisant à une sortie. Au premier plan, à droite du spectateur, une fenêtre grillée donnant sur une petite rue de village.

La scène se passe à Saint-Cyr, au mois de décembre 1700.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE DE MÉRIAN, *entrant par la porte à gauche.*

Elle fait deux ou trois pas sur la pointe du pied, écoute et regarde si elle est bien seule. Sept heures sonnent.

Il m'a dit, en passant auprès de moi : Demain, pendant la récréation de sept heures, allez dans la petite salle bleue, levez le tapis de la table, vous y trouverez une lettre ; au nom du ciel, lisez-la! J'ai quitté Louise, sous prétexte de monter à ma chambre et je suis venue... (*Tâtant le tapis.*) C'est ici qu'elle doit être.... je la sens.... la voilà!.... Mon Dieu, que faire?... la prendre... c'est bien mal! la laisser... c'est bien imprudent!... Si

77842

cette lettre était trouvée par quelque sous-maîtresse, et que par malheur mon nom fût dans cette lettre... Oh! madame de Maintenon est si sévère... Mais, au fait, je puis me tromper, ce n'est peut-être point une lettre que je sens là... Comment pourrait-il entrer à Saint-Cyr, où aucun homme ne pénètre, excepté Sa Majesté et les princes du sang? (*Elle lève le tapis.*) Si fait, c'est bien une lettre... aurait-il osé se confier à quelqu'un?... (*S'éloignant.*) Oh! non! bien décidément, je ne la prendrai pas... Celui qui l'a apportée, quel qu'il soit, viendra chercher une réponse; cette lettre lui sera rendue... Il n'y a donc rien à craindre... Non, non, je ne la prendrai pas... Mon pauvre cœur n'est déjà que trop enclin à répondre à cet amour que m'expriment ses yeux; que serait-ce donc si je lisais ce qu'il m'écrit!

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE MAUCLAIR.

Au moment où Charlotte a levé le tapis, Louise Mauclair a paru à la porte, elle a vu la lettre, et tandis que Charlotte, dans sa crainte de céder à la tentation, s'est éloignée de la table, elle s'en est approchée, a pris la lettre et l'a décachetée.

LOUISE, *lisant tout haut.* « Chère Charlotte! »

CHARLOTTE, *se retournant.* Grand Dieu! Louise, que fais-tu?... Tu as décacheté cette lettre!

LOUISE. Eh bien, sans doute, je l'ai décachetée.

CHARLOTTE. Et moi qui ne voulais pas la lire!... Moi qui ne voulais pas même savoir ce qu'elle contenait...

LOUISE. Eh bien, n'écoute pas... je lirai pour moi... (*Lisant.*): « Chère Charlotte...

CHARLOTTE. O mon Dieu! il croira que c'est moi qui l'ai ouverte!

LOUISE. Eh bien, le beau malheur! Mais où veux-tu donc en venir, mais qu'espères-tu donc, en repoussant comme cela la fortune qui vient à toi?... Comment il est jeune; comment il est noble; comment il est beau; comment il est riche, comment il est amoureux, et tu ne veux pas lire ses lettres?

CHARLOTTE. Mais tu sais donc de qui il est question?

LOUISE. Oh! comme je n'ai pas remarqué, n'est-ce pas, qu'aux dernières représentations d'*Esther* il n'avait des yeux que pour toi?

CHARLOTTE. Alors, tu crois que le vicomte de Saint-Hérem...

LOUISE. Est amoureux fou de mademoiselle Charlotte de Mérian; voilà ce que je crois.

CHARLOTTE. Et sur quoi fondes-tu cette croyance?

LOUISE. Comme je te l'ai dit, sur ce qu'il n'a pas cessé une seconde de te regarder pendant tout le temps que tu es restée en scène... tu comprends, moi qui n'avais pas l'honneur de représenter comme toi Esther, mais qui faisais purement et simplement un garde du roi Assuérus, personnage parfaitement muet, et qui n'a pas à s'occuper d'autre chose que de tenir sa hallebarde de la manière la plus formidable possible, j'ai eu le temps de regarder tout cela; et je me suis dit, à part moi: Merci, monsieur le vicomte, soyez le bienvenu!

CHARLOTTE. Que veux-tu dire? je ne te comprends pas, moi!

LOUISE. Mais tu sais bien ce qui est convenu entre nous.

CHARLOTTE. Ah! oui, tes rêves.

LOUISE. Mes rêves? Allons donc!... Laisse-toi conseiller par moi, et mes rêves deviendront de belles et bonnes réalités.

CHARLOTTE. Et si, au lieu de nous préparer cet avenir brillant que tu espères, tes conseils allaient nous perdre?

LOUISE. Mais que veux-tu qui nous arrive de pis que de rester ici, mon Dieu! Faut-il que je te répète pour la vingtième fois ce qui nous attend: Toi, avec un nom, et sans fortune; moi, sans fortune et sans nom. A toi, on te pendra au cou un beau ruban bleu avec une croix au bout, et l'on te fera chanoinesse! C'est très-amusant d'être chanoinesse, tu verras... Moi, on me fera sous-maîtresse, comme l'était ma pauvre mère, ce qui est bien plus amusant encore. Tandis que, si tu veux bien consentir à te laisser aimer de ce jeune homme qui t'adore, il t'épouse, te fait vicomtesse, il te donne cent mille écus de rente, des chevaux, un hôtel, tes entrées à la cour; tu me prends avec toi, tu me produis... Je fais une passion à mon tour... et j'épouse...

CHARLOTTE. Voyons, qui épouses-tu, toi?

LOUISE. J'épouse un beau seigneur sans fortune, ou un fermier général laid; mais riche à millions! Après cela, tu comprends, si la fortune et la beauté se trouvent ensemble, j'en prendrai mon parti... Ce que j'en dis, c'est seulement pour ne pas demander au ciel trop de choses à la fois.

CHARLOTTE. Tu es folle, ma pauvre Louise.

LOUISE. Folle!... Écoute. (*Lisant.*) « Chère Charlotte, je n'ai pas besoin de vous « dire que je vous aime, vous le savez. » Oui, tu le sais. « Mais ce que vous ne savez pas, « c'est que je donnerais la moitié de ma vie « pour passer l'autre avec vous. » La moitié de sa vie, entends tu cela? « Sans doute de

Google

» grands obstacles peuvent s'opposer à notre » union ; mais ces obstacles, je les surmon- » terai. » Il les surmontera ; c'est écrit. « Daignez seulement ne pas me regarder » avec trop de rigueur, et je me charge de » tout. » Il se charge de tout !.... Eh bien ! comme c'est commode cela, hein ?... « Si » vous ne voulez pas me désespérer tout à » fait, venez donc ce soir de sept à huit » heures, dans la même salle où vous avez » trouvé cette lettre ; j'ai des moyens de m'y » rendre que personne ne connaît et qui ne » peuvent vous compromettre. Signé, Roger, » vicomte de Saint-Hérem. » Ah ! si l'on m'écrivait une pareille lettre, à moi !...

CHARLOTTE. Mais tu ne sais pas ce qu'on m'a dit du vicomte, Louise... on m'a dit que c'était un mauvais sujet à qui les promesses ne coûtaient rien, et qui avait déjà perdu plusieurs pauvres filles qui avaient cru à son amour.

LOUISE. Bah ! bah ! bah ! on dit ces choses-là de tous les hommes, et c'est beaucoup s'il y en a les trois quarts qui le méritent.

CHARLOTTE. Mais si Roger faisait partie de ceux-là ? s'il n'était pas sincère ?

LOUISE. Il faudrait le forcer de l'être.

CHARLOTTE. Si c'était une intrigue qu'il désirât entamer, et non un mariage qu'il voulût accomplir ?

LOUISE. Une fois l'intrigue entamée, je me charge du mariage, moi !

CHARLOTTE. Comment feras-tu ?

LOUISE. J'ai prévu le cas, et j'ai là un petit projet !...

CHARLOTTE. Non, vois-tu, Louise, il vaut mieux recacheter cette lettre, la remettre à la même place, et lorsqu'il reviendra, il croira que je ne l'ai pas lue.

LOUISE. Ecoute...

CHARLOTTE. Du bruit !...

LOUISE. On vient de ce côté.

CHARLOTTE. C'est lui... je me sauve !...

LOUISE. Comment, tu te sauves ?

CHARLOTTE. Oui ; si je restais, si je le voyais, si je lui parlais, il lirait trop facilement dans mes yeux ce qui se passe dans mon cœur... Reste, toi, dis-lui que je n'ai pas voulu lire sa lettre... dis-lui que je ne l'aime pas... dis-lui qu'il est inutile qu'il conserve aucun espoir.

LOUISE. Très-bien ! as-tu encore autre chose à lui dire ?...

CHARLOTTE. Dis-lui... Adieu, le voilà !

Elle se sauve.

SCÈNE III.

ROGER, LOUISE.

ROGER, *voyant Charlotte qui s'enfuit et s'élançant après elle.* Charlotte ! Elle me fuit !... (*S'arrêtant à la porte de gauche et se retournant vers Louise.*) Pardon, mademoiselle ; mais vous, son amie, vous que je vois toujours avec elle, vous pouvez m'expliquer d'où viennent cette crainte, cet effroi ?

LOUISE. Rien de plus facile, monsieur.

ROGER. N'aurait-elle point reçu ma lettre ?

LOUISE, *montrant la lettre.* La voilà.

ROGER, *avec joie.* Oh ! elle l'a lue !

LOUISE. D'un bout à l'autre.

ROGER, *soupirant.* Alors, c'est qu'elle ne m'aime pas.

LOUISE. Pourquoi n'aimerait-elle pas monsieur le vicomte ?

ROGER. Puisqu'elle se sauve quand j'arrive !

LOUISE. Où monsieur le vicomte de Saint-Hérem a-t-il vu qu'on ne fuit que les gens que l'on déteste ?

ROGER, *avec enthousiasme.* Que me dites-vous là ?... Serait-il vrai ?.. quoi ! la crainte seule de laisser pénétrer des sentiments.... Oh ! mademoiselle, dans ce cas, je serais le plus heureux des hommes !

LOUISE. Un instant, un instant ! Je ne dis pas tout à fait cela.

ROGER. Que dites-vous alors ?

LOUISE. Je dis que Charlotte est une jeune fille de naissance, élevée ici sous la protection spéciale de madame de Maintenon ; je dis que madame de Maintenon lui a promis un chapitre... Vous comprenez, monsieur, un chapitre, et qu'avant de perdre une aussi belle carrière que celle de chanoinesse, elle voudrait savoir, ou plutôt, moi, son amie, sa directrice, son Mentor, je voudrais savoir ce qu'elle pourrait trouver en échange.

ROGER. Doutez-vous que mes vœux ne soient honorables, mademoiselle ?...

LOUISE. Non ; mais vous êtes riche, monsieur le vicomte, vous jouissez d'une grande faveur près de monseigneur le duc d'Anjou, avec lequel vous avez été élevé comme menin. Votre famille peut avoir rêvé pour vous un très-brillant mariage. De sorte que si la pauvre Charlotte vous aime, je n'en sais rien, et je ne le dis pas ; si elle consent à vous voir, elle se compromet ; car tout se sait, monsieur, surtout à Saint-Cyr ; et une fois compromise, elle perd la faveur de madame de Maintenon et l'espoir même d'être chanoinesse.

ROGER. Mais enfin, par quelles promesses puis-je la rassurer, par quels serments puis-je la convaincre ?

LOUISE. Oh ! ce sera difficile, car je dois vous prévenir qu'elle a en moi une amie des plus exigeantes.

ROGER. Et vous agissez sagement, mademoiselle... On ne saurait avoir trop de dé-

Digitized by Google

fiance... Il y a tant de mauvais sujets qui se font un jeu de tromper la candeur et la vertu! Mais moi!... Oh! ne me confondez pas avec ces pervers... mes vues sont pures... légitimes... une union sacrée... un mariage que je serai fier de proclamer devant tous... Pas tout de suite, par exemple... non... des motifs puissants... des raisons de famille qu'elle connaîtra, lui feront aisément comprendre... Mais ce mystère... mon orgueil saura le dévoiler bientôt.

LOUISE. Un mariage secret? monsieur le vicomte, c'est bien grave. D'ailleurs, Charlotte y consentirait, et je dois vous dire d'avance, moi qui la connais, qu'elle n'y consentira pas... Charlotte y consentirait, qu'il faut sortir d'ici pour se marier secrètement.

ROGER. Oh! que cela ne l'inquiète pas: j'entre ici et j'en sors comme je veux.

LOUISE, *tristement*. Vous êtes bien heureux, vous.

ROGER. Maintenant, mademoiselle, voyons, êtes-vous rassurée?

LOUISE. Pas encore tout à fait... Mais enfin la position se dessine.

ROGER. Eh bien! alors, je vous en prie, je vous en supplie, soyez mon interprète près d'elle, dites-lui que je l'aime, que je l'adore, que je meurs si je ne la revois pas... que je l'attends, dans une heure, ici, pour la rassurer sur toutes ses craintes, pour combattre tous ses scrupules.

LOUISE. C'est bien, monsieur, nous y serons.

ROGER. Ah! vous aussi?

LOUISE. Sans doute; oh! je ne quitte pas mon amie... ne vous avais-je pas dit que j'étais son Mentor?

ROGER, *à part*. Oh! le petit démon!

LOUISE, *à part*. Je le gêne à ce qu'il paraît... Ah! ah!... Charlotte pourrait bien avoir raison.

ROGER, *prenant son parti*. Venez, je vous attends...

LOUISE. Oh! nous ne nous engageons à rien!... nous ferons ce que nous pourrons voilà tout ce que je promets... (*Avec une grande révérence.*) Monsieur le vicomte, à l'honneur de vous revoir.

ROGER, *avec un profond salut*. Mademoiselle... au plus tôt possible.

SCÈNE IV.

ROGER, *seul*.

Eh bien! mais voilà un singulier petit lutin fort gentil, ma foi; mais qui cependant ne laisse pas que de me gêner un peu. Simple, naïve et aimante, comme l'est Charlotte, j'aurais eu bon marché d'elle... mais avec un auxiliaire comme celui-là... Diable!... la chose devient plus malaisée!... Eh bien, vicomte, qu'est-ce que c'est que cela? Une difficulté, voilà tout! Tu te plaignais hier, à tes amis, qu'on n'en trouvait plus de difficultés. Vicomte, tu n'es donc qu'un fat? Parsambleu, si je m'étais douté de cela, j'aurais pris mes mesures, moi! Je me serais muni d'un Télémaque, puisqu'elle a un Mentor... rien n'était plus facile... et alors je... (*Regardant la fenêtre.*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je vois... Mais non.... mais si.... (*Ouvrant la fenêtre.*) Dubouloy, mon ami, je suis sauvé. (*Appelant.*) Dubouloy? Dubouloy?

DUBOULOY, *dans la rue*. Hein? qui m'appelle?

ROGER. Moi.

DUBOULOY. Saint-Hérem?... que me veux-tu?

ROGER. Viens me rejoindre, et je te le dirai. (*Jetant une clef par la fenêtre grillée.*) Tiens, voilà la clef de la petite porte du jardin: celle du pavillon où je suis est ouverte. Prends garde qu'on ne te voie... Viens vite!

DUBOULOY. J'accours.

ROGER, *seul*. Voilà mon homme! je l'aurais fait faire exprès qu'il n'aurait pas été mieux confectionné! Ah! mademoiselle de Mérian, vous avez un auxiliaire; eh bien, moi, j'ai un allié!

SCÈNE V.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Me voilà, mon cher ami; que me veux-tu? Parle vite, je suis pressé.

ROGER. D'abord, la clef de la porte.

DUBOULOY, *la lui donnant*. La voici.

ROGER. Et tu as refermé...

DUBOULOY. A double tour. Diable! un séjour comme celui-ci, il ne faut pas laisser le premier venu... Mais à propos de cela, comment et pourquoi t'y trouvé-je?

ROGER. Par ordre du duc d'Anjou.

DUBOULOY. Tu me rassures.

ROGER. Une affaire importante. Mais avant tout, bonjour, mon cher Dubouloy.

DUBOULOY. Bonjour, mon cher Saint-Hérem, bonjour! mais...

ROGER, *l'examinant*. Ah ça, dis-moi donc, comme te voilà magnifique!

DUBOULOY. Mon cher, je me marie.

ROGER. Quand cela?

DUBOULOY. Dans deux heures.

ROGER. Un beau mariage?

DUBOULOY. Une fille de noblesse, qui n'est

Digitized by Google

pas riche, mais qui a des parents en cour, lesquels se sont engagés à obtenir pour moi une charge que je payerai. De cette façon, j'aurai du moins un titre.

ROGER. Lequel?

DUBOULOY. Gobeletier du roi; c'est l'ambition de mon père, comme tu sais : il veut que je fasse souche, le brave homme.

ROGER. Et j'espère que dans cette occasion solennelle le bonhomme Dubouloy se conduit bien?

DUBOULOY. Oh! je n'ai rien à dire; il m'a donné, avant-hier, cinquante mille livres de rente, par bon contrat, et son hôtel de la rue de Verneuil.

ROGER. Tiens! près du mien.

DUBOULOY. Précisément; si c'est cela que tu voulais savoir, maintenant que tu le sais, adieu, mon ami, et quand je serai marié, ce qui ne sera pas long, ne viens pas trop souvent voir ma femme, tu me feras plaisir... Du reste, toujours à ton service... Tu sais, Oreste et Pylade... Euryale et Nisus... Damon et Pythias.

ROGER, *le retenant.* Mais dis-moi donc, mon cher Pythias, comment, te mariant dans deux heures, étais-tu là à te promener près du mur, sur la grande route?

DUBOULOY. Mon cher, j'attends ce drôle de Boisjoli, tu sais, mon valet de chambre, que j'ai envoyé à Paris chercher ma corbeille de noces, et qui sera resté à se griser dans quelque cabaret; de sorte qu'impatient de voir les belles choses que je donne à ma future, j'ai fait mettre les chevaux au carrosse, et je suis moi-même venu voir s'il n'arrivait pas; mais tu comprends, mon ami, comme je me marie dans deux heures...

ROGER, *réfléchissant.* Dans deux heures...

DUBOULOY, *tirant sa montre.* Dans deux heures vingt-cinq minutes.

ROGER. Eh bien! mais tu as encore le temps, ce me semble.

DUBOULOY. Mon ami, tu ne sais pas ce que c'est que de se marier; on est sur des charbons... on ne peut pas tenir en place... on brûle.

ROGER. Mais tu es donc amoureux de ta femme?

DUBOULOY. Moi!... je l'ai vue hier pour la première fois, en signant le contrat de mariage.

ROGER. Et jolie?

DUBOULOY, *hochant la tête.* Hé! hé! hé!

ROGER. Belle?

DUBOULOY. Majestueuse, mon ami... majestueuse, c'est le mot.

ROGER. Diable!

DUBOULOY. Tu comprends donc...

ROGER. Dubouloy, mon ami, écoute : je...

DUBOULOY. Mon ami, je devine à ta voix que tu vas me demander un service.

ROGER. Tu sais que c'est à toi que je m'adresse toujours en pareil cas.

DUBOULOY. Et je t'en suis bien reconnaissant; mais aujourd'hui...

ROGER. Toutes les fois que j'ai eu besoin d'argent, avant que mon père m'eût rendu ses comptes...

DUBOULOY. Tu as eu recours à moi... ce qui était fort honorable pour un vilain; je comprends.

ROGER. Quand je me suis battu avec le marquis de Montaran, et qu'il m'a fallu un second, à qui me suis-je adressé?

DUBOULOY. A moi... ce qui était toujours fort honorable pour un vilain. J'ai même reçu, à cette occasion, du baron de Bardanne, un certain coup d'épée qui m'a fait quelque bien dans le monde, et dont je te serai reconnaissant toute ma vie. Un charmant garçon, que ce baron de Bardanne.

ROGER. Eh bien, mon ami, un service... un dernier service!

DUBOULOY. Parle, et si la chose est en mon pouvoir...

ROGER. Tu as encore deux heures vingt-cinq minutes de liberté?

DUBOULOY, *tirant sa montre.* C'est-à-dire, je n'ai plus que deux heures vingt minutes; voilà cinq minutes que nous sommes ensemble... Tu comprends, un futur, cela doit marcher à la seconde, être réglé comme une montre. Elle est jolie, ma montre, n'est-ce pas?... Un cadeau du papa Dubouloy. Tu dis donc?...

ROGER. Je te dis que je te demande une heure vingt minutes.

DUBOULOY. Comment, sur mes deux heures vingt?

ROGER. Eh bien oui... il te restera une heure; c'est plus qu'il ne te faut, ce me semble, pour retourner d'ici au château de ton père.

DUBOULOY. Mon ami, demande-moi ce que tu voudras; mais dans ce moment-ci, tu comprends... Enchanté de t'avoir vu. Bonsoir.

ROGER. Dubouloy, tu ne sais pas ce que tu perds.

DUBOULOY. Moi, je perds quelque chose?

ROGER. Une aventure qui t'aurait fait plus d'honneur encore que ton coup d'épée.

DUBOULOY. Vraiment! voyons, de quoi s'agit-il?

ROGER. Sache donc que je fais la cour à une charmante personne; mais, malheureusement, elle est sans cesse accompagnée d'une amie.

DUBOULOY. Je comprends : il faudrait opérer une diversion, éloigner ou occuper l'obstacle.

ROGER. C'est cela même.

DUBOULOY. Mon ami, comment veux-tu, moi qui vais me marier dans deux heures....

ROGER. Raison de plus, mon cher, tu seras à la hauteur de la situation, et quand tu reviendras près de ta femme, tu auras du feu, du génie, tu seras sublime, et elle croira que tu es amoureux fou d'elle.

DUBOULOY. Tiens, c'est une idée cela!

ROGER. Sans compter, dis-moi donc, mon cher, qu'il y aura peu de jeunes seigneurs à la mode à qui pareille aventure sera arrivée. Comment! tu pourras dire qu'une heure avant ton mariage, tu étais à Saint-Cyr, où le roi et les princes du sang entrent seuls, comprends-tu? tu pourras dire, que tu étais à Saint-Cyr, mauvais sujet, faisant la cour à une des brebis de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Le fait est que c'est drôle!

ROGER. Mon cher, c'est du Lauzun tout pur.

DUBOULOY. Mais si ma femme sait cela, que dira-t-elle?

ROGER. Elle dira que tu es un infâme roué, et elle t'adorera.

DUBOULOY. Tu crois?

ROGER. Elle t'adorera... Parbleu! elle serait bien difficile!

DUBOULOY. Eh bien, ça ne fera pas mal; car elle n'a pas l'air de m'adorer infiniment.

ROGER. Ta femme?

DUBOULOY. Oh! quand je dis cela, je ne fais que préjuger. Voyons, au moins, celle à qui il faut que je fasse la cour; l'obstacle, tu sais, l'obstacle est-il joli?

ROGER. Elle est charmante!

DUBOULOY. Petite, ou grande?

ROGER. Petite.

DUBOULOY. Tiens! je l'aurais mieux aimée grande; j'aime les grandes femmes, moi. Cheveux blonds ou noirs?

ROGER. Châtains.

DUBOULOY. Châtains? une nuance que je ne peux pas souffrir. Et elle s'appelle?

ROGER. Je n'en sais rien.

DUBOULOY. Comment! tu n'en sais rien? Alors...

ROGER. Qu'importe, mon cher! on devient amoureux d'un coup d'œil, d'un regard. La sympathie.....

DUBOULOY. Allons! va pour la sympathie.

ROGER. Tu consens?

DUBOULOY. Est-ce que je puis te refuser quelque chose? Ce cher Roger!

ROGER. Merci.

DUBOULOY. Mais tu comprends, je n'ai plus qu'une heure dix minutes à te donner.

ROGER. C'est plus de temps qu'il ne nous en faut, et tu seras libre avant. (*Ecoutant.*) Attends donc!

DUBOULOY. Qu'est-ce?

ROGER. On vient.

DUBOULOY. Ce sont elles! j'en suis sûr... mon cœur bat.

ROGER, *désignant la droite.* Non, c'est de ce côté; ce ne peut être que le duc d'Anjou.

DUBOULOY, *se dirigeant à droite.* Je me sauve alors.

ROGER. Pas par là!... il ne faut pas qu'il te voie.

DUBOULOY, *indiquant la gauche.* Alors, par ici.

ROGER. Malheureux! tu vas dans les dortoirs.

DUBOULOY. Mais où me cacher? pas un armoire, pas une table.

ROGER. Ah! cette fenêtre!

DUBOULOY. Eh bien?

ROGER. Saute.

DUBOULOY, *effrayé.* Sauter, par exemple!

ROGER. Huit ou dix pieds, voilà tout.

DUBOULOY. Et si l'on me voit, s'il y a des piéges à loups?

ROGER. Sois tranquille, il n'y a rien de tout cela.

DUBOULOY, *montant sur la fenêtre.* Ah! Roger, tu peux te vanter...

ROGER, *le poussant.* Va donc! voilà le prince... Saute! Il était temps!

SCÈNE VI.

ROGER, LE DUC D'ANJOU.

LE DUC, *entrant par la droite.* A merveille! le premier au rendez-vous. Je te reconnais bien là, Roger.

ROGER. Votre altesse est petit-fils de Louis XIV, et, en cette qualité, monseigneur ne doit ni ne peut attendre.

LE DUC. Enfin! j'ai donc un moment de liberté! Madame de Maintenon vient d'entrer dans son oratoire. Ici nous n'avons pas à craindre de fâcheux... Voyons, Saint-Hérem, parle vite, as-tu vu madame de Montbazon?

ROGER. Oui, et je lui ai rendu le portrait qu'elle avait donné à votre altesse.

LE DUC. En échange, t'a-t-elle remis mes lettres?

ROGER. Les lettres de monseigneur sont à sa terre de Saint-Leu. Elle est allée les chercher ce soir, et demain matin elles seront chez moi.

LE DUC. Pour sûr?

ROGER. Elle m'en a donné sa parole.

LE DUC. Juge de quelle importance est pour moi la remise de ces lettres, Roger, au moment de partir pour l'Espagne.

ROGER. Votre altesse part? et quand cela?

LE DUC. Après demain, et tu conçois : je vais épouser la fille du duc de Savoie; si ces lettres...

ROGER. Que monseigneur se rassure; ces lettres seront chez moi demain avant dix

heures. Seulement, que votre altesse veuille bien me dire où j'aurai l'honneur de la voir : à Marly, à Versailles, aux Tuileries...

LE DUC. Écoute... je vais demain à Paris, ne quitte pas ton hôtel de la journée.

ROGER. Comment! son altesse me ferait l'honneur...

LE DUC. Silence! si l'on savait que j'ai mis le pied chez un mauvais sujet comme toi, on se douterait que c'est pour quelque amour secret.

ROGER. Eh bien, mais il me semble qu'il y a eu autrefois une certaine Hortense Mancini, que dans une circonstance à peu près pareille, votre auguste aïeul...

LE DUC. Oui, mais mon auguste aïeul avait alors quelque chose comme quarante ans de moins, ce qui rend plus indulgent.

ROGER. Sans compter qu'il n'avait pas encore en le bonheur de faire la connaissance de madame de Maintenon.

LE DUC. Chut! J'irai seul, dans une voiture sans armoiries; on annoncera le comte de Mauléon. Veille à ce que je ne rencontre personne.

ROGER. Il sera fait comme le désire votre altesse, ou plutôt votre majesté, car c'est le titre qui vous appartient désormais.

LE DUC. Oui, grâce à ce titre de roi que je vais bientôt porter, grâce surtout aux ennuyeuses lois de l'étiquette, je ne puis plus faire un pas sans qu'il ne soit observé; dire une parole sans qu'elle ne soit commentée à Versailles; je ne puis pas même être seul! Voilà pourquoi je t'ai dit de m'attendre dans ce pavillon. Depuis huit jours madame de Maintenon m'en a remis la clef. Tous les matins je suis contraint d'y venir entendre des leçons de politique. Elle prétend m'apprendre à gouverner l'Espagne, à rendre mon peuple heureux! Va, crois-moi, Roger, majesté en Espagne, c'est bien triste, et mieux vaut être altesse, et même simple gentilhomme en France.

ROGER. Heureusement que votre altesse arrive à Madrid pour le carnaval, cela lui fera paraître les commencements de son exil moins durs.

LE DUC. Tu ne sais pas ce que tu devrais faire, Roger?

ROGER. Non, monseigneur.

LE DUC. Tu devrais m'y rejoindre.

ROGER. En Espagne! J'avoue qu'à moins que son altesse ne m'en donne l'ordre formel, j'éprouverais dans ce moment quelque contrariété à quitter la France.

LE DUC. Une intrigue, mauvais sujet?

ROGER. Quelque chose du moins qui ressemble beaucoup à cela.

LE DUC. J'espère que ce n'est point ici?

ROGER. Oh! comment votre altesse peut-elle soupçonner...

LE DUC. Toi! je te crois capable de tout.

ROGER. Votre altesse me flatte.

LE DUC. Nun, pardieu! et je dis ce que je pense. Au revoir, Saint-Hérem, à demain!... Reste encore un instant ici; je ne veux pas qu'on nous voie sortir ensemble. A demain donc; puis tu me remettras les lettres... et la clef de ce pavillon.

ROGER. Je n'y manquerai pas, monseigneur.

LE DUC, *sortant par la gauche.* A demain.

SCÈNE VII.

La nuit vient par degrés.

ROGER, *seul.*

Diable! rendre la clef, ce n'est pas mon affaire! Et comment verrais-je Charlotte, moi?.. Si j'en faisais faire une seconde d'ici là... Oui, mais qu'une pareille chose soit connue!... Il faut que je sache si Charlotte m'aime, et ensuite... (*On frappe à la fenêtre.*) Qu'y a-t-il? Ah! c'est vrai; et Dubouloy que j'avais oublié...

Il va à la fenêtre et l'ouvre, Dubouloy paraît au haut d'une échelle.

SCÈNE VIII.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *sur son échelle.* Mon cher ami, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi; mais, je te ferai observer que je n'ai plus que quarante minutes...

ROGER. L'heure approche... Elles vont venir d'un moment à l'autre.

DUBOULOY, *sautant dans la chambre.* J'ai grimpé sur cette échelle de jardinier pour m'assurer que tu étais seul, et te dire...

ROGER, *regardant dans le jardin.* Attends...

DUBOULOY. Quoi?

ROGER. Malgré l'obscurité... il me semble que c'est elle... Charlotte... celle que j'aime!

DUBOULOY, *regardant.* Qui se promène là-bas toute seule?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors, puisqu'elle est toute seule, tu n'as plus besoin de moi, mon cher ami; bonne chance.

ROGER, *le retenant.* Au contraire; elle n'aura pas voulu accompagner son amie ici, où elle sait que je l'attends. Son amie va venir de son côté; ne me voyant pas, elle courrait au jardin... Occupe-la, mon cher Dubouloy, fais lui la cour, sois éloquent; cela t'est si facile! Moi, je descends au jardin; je

tombe aux pieds de Charlotte, et j'obtiens enfin l'aveu de son amour.

L'obscurité est devenue complète. En ce moment Louise paraît par la gauche.

ROGER, *à voix basse à Dubouloy.* Tiens, regarde si je m'étais trompé.

DUBOULOY, *bas aussi.* Alors, c'est la mienne, celle-là?

ROGER. La tienne, oui...

DUBOULOY. Ah ça, songe que dans trente-cinq minutes...

ROGER. Je ne te demande pas un quart d'heure.

Il disparaît par la droite.

SCENE IX.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE, *prêtant l'oreille. A part.* J'ai entendu... il doit être là. (*Haut.*) Monsieur?..

DUBOULOY. Quoi?

LOUISE. Est-ce vous?

DUBOULOY, *s'approchant.* Oui.

LOUISE. Monsieur le vicomte, croyez que je suis désespérée... Quelques instances que j'aie pu faire pour déterminer Charlotte à venir ici...

DUBOULOY. Ah! mademoiselle!...

LOUISE, *à part.* Qu'entends-je?

DUBOULOY. Ce n'est pas Charlotte que j'attendais ici.

LOUISE. Cette voix... ce n'est pas celle du vicomte!

DUBOULOY. Non, mademoiselle, mais c'est la mienne.

LOUISE. Qui êtes-vous, monsieur?

DUBOULOY. Un ami intime de Saint-Hérem, un autre lui-même... un homme à qui vous avez fait perdre la tête, qui ne sait plus ce qu'il fait, et à qui il faut pardonner s'il ne sait pas ce qu'il dit. (*A part.*) C'est horrible!... je ne sais pas si elle est jolie!

LOUISE. Mais enfin, monsieur, votre nom?

DUBOULOY. Hercule Dubouloy.

LOUISE. Hercule Dubouloy?.. je ne connais pas...

DUBOULOY. Fils unique d'un fermier général, cinquante mille livres de rentes pour le moment et de grandes espérances pour l'avenir! voilà ma position, mademoiselle, et je puis donc espérer que votre cœur...

LOUISE. Mais, monsieur, je ne vous ai jamais vu.

DUBOULOY. Un mot me fera connaître... J'ai vingt-cinq ans, le caractère paisible, gentil cavalier, la conversation attachante, l'œil vif, les dents belles, et le cœur passionné!

LOUISE. Mais où m'avez-vous donc remarquée, monsieur?

DUBOULOY. Partout .. à l'église... aux représentations d'*Esther!*

LOUISE. Vous y veniez?

DUBOULOY. Je n'en ai pas manqué une. alors, sachant que mon ami, le vicomte de Saint-Hérem, avait une clef de Saint-Cyr, je l'ai prié, supplié de me conduire ici.

LOUISE. Ici, à une pareille heure, monsieur!

DUBOULOY. L'heure n'y fait rien, mademoiselle. (*A part.*) C'est-à dire... si, au fait, elle a raison... quelle heure?... (*Il essaye de voir l'heure à sa montre... A part.*) Bon! voilà qu'on n'y voit plus! (*Haut et tombant aux genoux de Louise.*) Je l'ai supplié de me conduire ici pour que je puisse vous parler, pour que je puisse me jeter à vos pieds.

LOUISE. Monsieur... que faites-vous?..

DUBOULOY. Oui, me jeter à vos pieds et vous dire... (*L'heure sonne. A part.*) Hein? l'horloge... huit heures... Bon, je n'ai plus que dix minutes... (*Haut.*) Et vous dire...

LOUISE. Quoi donc, monsieur?... parlez.

DUBOULOY. Que je vous aime, mademoiselle; oui, voilà ce que je voulais vous dire!

LOUISE. Monsieur, si je pouvais croire...

DUBOULOY. Vous douteriez de ma parole, mademoiselle, après la démarche que je fais, quand je m'expose au danger d'être surpris à Saint-Cyr!...

LOUISE. Non, vous avez raison; quel motif auriez-vous d'ailleurs pour me tromper?

DUBOULOY. Oui, quel motif aurais-je? Je vous le demande?

LOUISE. Je vous crois donc, monsieur...

DUBOULOY, *à part.* La voilà convaincue. Je ne me savais pas si éloquent.

LOUISE. Vous êtes prêt alors à faire pour moi ce que M. de Saint-Hérem fait pour Charlotte?

DUBOULOY. Tout ce qu'il fera, je le ferai, je suivrai l'exemple de mon ami jusqu'au bout, charmante... (*A part.*) Je ne sais pas son nom de baptême. Charmante!...

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY. Oui, mademoiselle, charmante!

LOUISE. Monsieur, soyez certain que vous ne vous repentirez pas du sacrifice que vous faites pour moi, et que ma reconnaissance pour un homme qui a été distinguer au milieu de ses compagnes, nobles, riches et belles, une pauvre fille comme moi, soyez certain, dis-je, que cette reconnaissance sera éternelle.

DUBOULOY. Eh bien, mademoiselle, maintenant que je suis sûr de mon bonheur, permettez que je me retire.

LOUISE. Comment, monsieur?...

DUBOULOY. Il faut que j'aille faire part à mon père de vos excellentes dispositions à mon égard... (*A part.*) Ça m'est égal, je n'ai pas la clef, mais je sauterai par dessus le mur.

On entend du bruit.

SCENE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *entrant toute effarée.* Louise.. Louise!

DUBOULOY, *se retournant.* Hein?... qu'y a-t-il?

LOUISE. C'est Charlotte! qu'est-il arrivé?

Elle court à elle.

DUBOULOY, *à part.* Profitons de la circonstance pour nous éloigner...

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu! je me meurs, je suis morte!

LOUISE. Mais qu'as-tu donc?

DUBOULOY, *cherchant et à lui-même.* Où diable ai-je mis mon chapeau à présent?...

CHARLOTTE, *à Louise.* Imagine-toi que tandis que le vicomte, car tu sais, il est venu, tandis qu'il était à mes pieds, tandis qu'il me disait qu'il m'aimait...

LOUISE. Eh bien?

CHARLOTTE. Nous avons entendu du bruit près de nous, derrière la charmille... on nous écoutait, Louise! quelqu'un était caché!

LOUISE, *à part.* Très-bien!... madame de Maintenon?

DUBOULOY, *se retournant effrayé.* Hein?..

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ROGER.

ROGER, *entrant.* Charlotte... Charlotte... soyez tranquille!

DUBOULOY, *mettant la main sur son chapeau.* Enfin, le voilà?

Il se glisse par la porte de droite et disparaît.

ROGER. Il n'y avait personne; vous pouvez donc me dire encore que vous m'aimez! vous pouvez me le répéter, vous pouvez me faire le plus heureux des hommes!

CHARLOTTE. Mais êtes-vous bien sûr que personne...

ROGER. Oui... j'ai sauté par-dessus la charmille, j'ai fouillé le massif d'arbres.

DUBOULOY, *rentrant.* Mon ami, mon ami, la porte du pavillon est fermée.

ROGER. Celle qui donne sur le jardin?

DUBOULOY. Oui.

ROGER. Elle se sera fermée toute seule.

DUBOULOY. En attendant, nous sommes prisonniers! (*Bas, à Roger*) Et moi.. et moi... mon père, mon beau-père, ma future... tout cela qui m'attend à Charny!

CHARLOTTE. Mon Dieu, mon Dieu! si nous étions découverts, nous serions perdus!

ROGER. Eh bien, faites ce que je vous dis, Charlotte, suivez-moi...

CHARLOTTE. Un enlèvement, monsieur!

DUBOULOY. Oui, oui, enlevons! et surtout sortons d'ici! (*A part.*) Quand je serai dehors, je prendrai mes jambes à mon cou!... (*Haut.*) Enlevons vite, mon ami.

LOUISE, *à Dubouloy.* Monsieur, monsieur, je ne vous quitte pas!

DUBOULOY, *à part.* Bien! de mieux en mieux! Ah! Roger!

CHARLOTTE. Mais, monsieur, un enlèvement!... c'est impossible!

LOUISE. Qu'espères-tu donc? que veux-tu que nous fassions?... Si nous restons, que devenir?...

CHARLOTTE. Et d'ailleurs, comment fuir?

ROGER. Rien de plus facile... j'ai la clef du jardin, et par cette fenêtre...

DUBOULOY. Oh! oui, par cette fenêtre... et grâce à cette échelle que j'ai placée moi-même...

Ils ouvrent la fenêtre. Un exempt est au haut de l'échelle, une lettre de cachet à la main.

SCENE XII.

LES MÊMES, L'EXEMPT.

L'EXEMPT. Au nom du roi, messieurs, je vous arrête.

DUBOULOY. Hein! vous nous arrêtez!

L'EXEMPT. Suivez-moi, messieurs...

DUBOULOY. Où nous conduisez-vous?

L'EXEMPT. A la Bastille!

LOUISE, *à Charlotte.* Sois tranquille! tout ira bien!

Dubouloy tombe dans les bras de Roger et Charlotte dans ceux de Louise.

FIN DU PREMIER ACTE.

Digitized by Google

ACTE DEUXIÈME.

Un salon de l'hôtel du Vicomte de Saint-Hérem, rue du Bac.

SCÈNE PREMIÈRE.

COMTOIS, *seul, sortant de l'appartement à droite au moment où l'on frappe violemment trois coups à la porte de la rue, puis* SAINT-HEREM.

COMTOIS. Ah! cette fois, ce doit être monsieur. (*Il va à la fenêtre.*) Oui, je commençais vraiment à être fort inquiet... Sorti depuis hier midi, et voilà qu'il est huit heures du matin! (*Apercevant son maître qui entre en jetant son chapeau sur un fauteuil.*) Oh! oh! il y a de l'orage!...

ROGER. Il n'est venu personne pour moi?

COMTOIS. Un domestique de madame la comtesse de Montbazon, qui m'a remis ce paquet.

ROGER. Donnez! (*A lui-même.*) Ce sont les lettres du duc d'Anjou... bien! (*Haut.*) C'est tout?

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. Je n'y suis pour personne, entendez-vous bien? pour personne, excepté pour M. le comte de Maulléon... Retenez bien ce nom... et ne le faites pas attendre quand il se présentera... C'est un très-grand seigneur!... Si, par hasard, j'étais avec quelqu'un, prévenez-moi... Ah! et puis encore pour Dubouloy. (*A part.*) Si toutefois il est libre; car hier, à Saint-Cyr, aussitôt après notre arrestation, l'on nous a séparés, et depuis, pas la moindre nouvelle. (*A Comtois.*) Vous m'entendez...

Il va pour entrer dans la chambre à droite.

COMTOIS. Monsieur rentre dans son appartement?

ROGER. Sans doute... Qu'y a-t-il d'étonnant à cela?

COMTOIS. Oh! rien... Alors monsieur sait probablement...

ROGER. Quoi?... que voulez-vous que je sache? je ne sais rien... parlez... dites?

COMTOIS. Qu'il y a quelqu'un dans l'appartement de monsieur.

ROGER. Quelqu'un?.. et qui cela?

COMTOIS. Mais une femme.

ROGER. Quelle femme?

COMTOIS. La femme de monsieur, madame la vicomtesse.

ROGER, *à part.* Après tout ce que j'ai dit, on a osé!... Ma femme est ici!... dans cet hôtel, dans mon appartement... (*Haut.*) Qui a eu la hardiesse?...

COMTOIS. Ce matin, à quatre heures, une voiture s'est arrêtée à la porte de l'hôtel. Breton, qui veillait, a cru que c'était monsieur qui rentrait, et s'est avancé pour lui offrir ses services... Pas du tout, c'était une dame, accompagnée de la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac.

ROGER. De la marquise de Nesle et de la duchesse de Polignac!

COMTOIS. De M. d'Estrées et de M. de Villarceaux.

ROGER. Le grand écuyer de monseigneur le duc d'Anjou et le premier gentilhomme de monseigneur le duc de Berry! Ah! très-bien! madame de Maintenon!

COMTOIS. Monsieur comprend bien que quand Breton les a reconnus, il a ouvert toutes les portes. On a demandé où était l'appartement de monsieur... Breton y a conduit la société... Arrivés là, ces messieurs et ces dames ont dit à la personne qu'ils conduisaient: Vicomtesse de Saint-Hérem, vous êtes chez vous. Puis ils se sont retirés. C'est comme cela que nous avons appris que monsieur était marié.

ROGER. C'est bien... Mettez vite l'appartement qu'occupe mon père, quand il vient à Paris, en état de me recevoir.

COMTOIS. Monsieur n'habitera donc pas?...

ROGER. Faites ce que je dis. (*Comtois s'avance vers l'appartement de gauche.*) Ah! Comtois?...

COMTOIS. Monsieur...

ROGER. Madame de Saint-Hérem a-t-elle une femme de chambre?

COMTOIS. Elle en a deux.

ROGER. Vous prierez l'une ou l'autre de ces demoiselles de vous prévenir aussitôt que sa maîtresse sera visible.

COMTOIS. Oui, monsieur.

ROGER. C'est tout... Allez.

Comtois sort.

SCÈNE II.

ROGER, *seul.*

Cet épisode manquait à l'histoire. Il est, sur mon honneur, impossible d'être plus cruellement mystifié! Allons, me voilà la fable de la cour!.....,. Je l'aimais bien! mais après ce qui vient d'arriver... je ne lui pardonnerai jamais!... Ah! madame de Saint-Hérem, prenez-y garde! vous jouez avec moi une partie dangereuse... et quoique vous ayiez pour vous madame de Maintenon, vous pourriez bien vous repentir de l'avoir entreprise.

Digitized by Google

SCÈNE III.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant le chapeau posé carrément sur la tête et se croisant les bras.* Ah!

ROGER, *courant à lui.* Eh! c'est toi, mon cher Dubouloy!...

DUBOULOY, *froidement.* Tout beau! monsieur, tout beau!

ROGER. Qu'y a-t-il donc?

DUBOULOY. Ce qu'il y a!... Il y a que vous disiez hier encore que dans plusieurs occasions vous aviez été mon obligé...

ROGER. C'est vrai, tu m'as rendu plus d'un service, je me plais à le proclamer.

DUBOULOY. Eh bien! je viens vous en demander un à mon tour, et comme c'est le premier que je vous demande, j'espère que vous ne me le refuserez pas.

ROGER. Lequel?

DUBOULOY. C'est de vous couper la gorge avec moi.

ROGER. Me couper la gorge avec toi! avec toi, mon ami?

DUBOULOY. Vous mon ami! après le tour que vous m'avez fait!... vous, mon ami!... vous plaisantez, monsieur!

ROGER. Mais que t'est-il donc arrivé?

DUBOULOY. Ce qui m'est arrivé?

ROGER. Sans doute... avant de nous battre, il faut au moins que je sache...

DUBOULOY. C'est juste... je vais vous le dire : Il m'est arrivé que lorsqu'on nous eut arrachés des bras l'un de l'autre, on m'a mis dans un carrosse, et l'on m'a conduit à la Bastille. Arrivé là, on m'a fait descendre vingt-sept marches... je les ai comptées... on a ouvert une porte devant moi, on m'a poussé, on a refermé la porte derrière moi, et je me suis trouvé dans un cachot très-noir et très-désagréable.

ROGER. Mon pauvre garçon!

DUBOULOY. A la lueur d'une mauvaise lampe, qu'on avait l'air d'avoir oubliée là par hasard, je distinguai une espèce de grabat et un escabeau. Je m'assis sur mon escabeau, et je me mis à réfléchir: Je me disais que mon père, que mon beau-père et que ma future m'attendaient. Je tirai ma montre, il était juste neuf heures... l'heure fixée pour mon mariage.

ROGER. Que veux-tu, mon ami, ce n'est pas ma faute... Tu te marieras ce soir; ce n'est qu'un retard, voilà tout.

DUBOULOY. Je me marierai ce soir?... Charmante plaisanterie, et que vous vous seriez épargnée si vous ne m'aviez pas interrompu!... Je disais donc que le résultat de mes réflexions fut que plus tôt je sortirais de la Bastille, mieux cela vaudrait. Je fis prier le gouverneur de descendre, prière à laquelle il se rendit, je dois le dire, et je lui demandai ce qu'il fallait faire pour arriver au résultat que j'ambitionnais... Il me dit que rien n'était plus facile, et qu'il fallait que je rendisse l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair, voilà tout. Je répondis au gouverneur, que n'ayant rien ravi à mademoiselle Louise Mauclair, je n'avais rien à lui rendre... Sur quoi le gouverneur appela deux guichetiers, me fit descendre onze autres marches, et je me trouvai dans un cachot beaucoup plus noir et beaucoup plus désagréable encore que le premier.

ROGER. Que fis-tu alors?

DUBOULOY. Je me rappelai les philosophes de l'antiquité, et je résolus d'opposer le stoïcisme à la persécution. Au bout de deux heures de stoïcisme, je m'aperçus que je mourais de faim... c'était tout simple, je n'avais rien pris depuis le matin, que l'honneur de mademoiselle Louise Mauclair, à ce qu'il paraît. Moi, d'abord, quand j'ai faim, il n'y a pas de stoïcisme, il n'y a pas de philosophie, il n'y a rien qui tienne... il faut que je mange!... c'est bizarre, mais c'est comme cela. J'appelai, et je demandai à souper. On me dit que j'avais du pain et de l'eau quelque part, et que je n'avais qu'à chercher. Vous comprenez dans quel état d'exaspération me mit cette réponse. Je pris mon pain et mon eau, et dans l'intention de me laisser mourir de faim et de soif, je jetai mon pain par la grille du cachot et je versai mon eau à terre. Deux heures après, dam! ce n'était plus de la faim, ce n'était plus de la soif, c'était de la rage... Je voulus tenir bon... je persévérai une demi-heure encore; mais c'était tout ce que les forces humaines pouvaient supporter. La nature fut vaincue, et je criai de toute la force de mes poumons que j'étais prêt à rendre l'honneur à mademoiselle Louise Mauclair; n'ayant plus qu'une peur, c'est qu'on ne m'entendit pas. Heureusement on m'entendit: le guichetier entra, tenant d'une main un poulet et une bouteille de bordeaux, de l'autre, un contrat de mariage. Je signai le contrat, j'avalai le poulet, je bus la bouteille, et je suivis le guichetier, qui me conduisit à l'église, où mademoiselle Louise Mauclair m'attendait, et où le chapelain de la Bastille nous maria bel et bien. De sorte que vous comprenez, mon cher monsieur de Saint-Hérem, que comme c'est à vous que je dois cette petite mystification conjugale, c'est à vous que je m'adresse, tout naturellement, pour en avoir satisfaction... Je n'en serai pas moins marié, c'est vrai; mais je me serai vengé sur quelqu'un. Vous avez votre épée, faites-moi donc le plaisir de me suivre.

ROGER. Eh! mon cher Dubouloy, je com-

prendrais cet acharnement, si j'étais exempt du malheur où je t'ai entraîné; mais ton aventure, c'est la mienne.

DUBOULOY. Comment, mon aventure, c'est la tienne ?

ROGER. Sans doute.

DUBOULOY. On vous a conduit à la Bastille comme moi ?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. On vous a enfermé dans un cachot ?

ROGER. Oh! mon Dieu, oui.

DUBOULOY. Et on vous a dit que vous n'en sortiriez pas ?...

ROGER. Que je n'en sortirais pas à moins que je n'aie rendu l'honneur à mademoiselle Charlotte de Mérian.

DUBOULOY. Et vous avez cédé ?

ROGER. Il le fallait bien.

DUBOULOY. Alors, dans ce cas, vous êtes donc...

ROGER. Je suis marié !

DUBOULOY. Marié ! Tu es marié ?...

ROGER. Marié !

DUBOULOY. Mon ami, je n'exige plus rien de toi. (*Lui serrant la main.*) La réparation est suffisante.

ROGER. Mais tu ne sais pas une chose plus triste encore que tout ce qui t'est arrivé ?...

DUBOULOY. Quoi donc ?

ROGER. Après ce tour cruel, je jurai de ne jamais la revoir...

DUBOULOY. Eh bien ?

ROGER. Eh bien... je rentre ici, et je trouve madame de Saint-Hérem installée dans mon appartement, par ordre de madame de Maintenon.

DUBOULOY. Mon ami, je rentre chez moi, et le concierge m'apprend que madame Dubouloy est en possession de mon hôtel ! Alors, je n'ai pas même voulu mettre le pied dans la maison, et j'ai couru chez mon père. Je lui devais bien une visite, tu en conviendras.

ROGER. Eh bien, comment l'as-tu trouvé ?

DUBOULOY. Furieux, mon ami, furieux ! et il y avait de quoi tu comprends. Comment, je sors hier, au moment d'épouser une femme, en lui disant : Mon père, soyez tranquille, dans une heure je suis ici; et je reviens le lendemain, et marié avec une autre. Il n'a pas voulu croire un seul mot de tout ce que je lui ai raconté, et me voyant perdre ma charge future à la cour, mon titre... tu sais... il m'a donné sa malédiction.

ROGER. Sa malédiction ?

DUBOULOY. Parfaitement ! C'est alors que, ne voulant pas rentrer chez moi; que ne pouvant pas rester chez mon père; que ne sachant où aller, enfin, je suis venu ici... Pauvre ami, je ne savais pas que, moins la malédiction paternelle, nous nous trouvions juste dans la même situation.

ROGER. Absolument la même.

DUBOULOY. Non, non, pas la même, tu es encore couché sur un lit de roses relativement à moi.

ROGER. Comment cela, je te prie ?

DUBOULOY. Oui. Tu n'as pas deux femmes, toi. L'une que tu devais épouser et que tu n'as pas épousée, l'autre que tu ne devais pas épouser et que... C'est qu'elle a un père, deux frères et trois cousins, vois-tu !...

ROGER. Laquelle ?

DUBOULOY. L'autre, la majestueuse. Tout cela va me tomber sur les bras; il faudra dégaîner tous les jours... voilà pourquoi j'aimais mieux en finir tout de suite avec toi... Mais enfin, puisque nous sommes atteints du même coup, il ne sera pas dit que j'aggraverai ta position... seulement, que vas-tu faire ? Puisque notre sort est pareil, il faut, ce me semble, que nos résolutions soient communes. Que résous-tu à l'égard de ta femme ?

COMTOIS, *entrant.* Madame de Saint-Hérem fait demander à monsieur le vicomte s'il peut la recevoir.

ROGER. A l'instant ! (*Comtois sort.*) Tu demandais ce que j'allais faire ? Entre dans ce cabinet, qui, comme tu le sais, a une seconde sortie. Écoute ce qui va se passer entre moi et madame de Saint-Hérem, et quand tu seras suffisamment édifié, rentre chez toi, et fais-en autant avec madame Dubouloy.

DUBOULOY. Oh ! mon Dieu, dès les premiers mots que tu prononces, je devine ce qui me reste à faire... en deux secondes je suis à mon hôtel, et je te promets de me montrer digne de toi !.... Ah ça, pas de faiblesse.

ROGER. Oh ! j'entends madame de Saint-Hérem... à ton poste !

Dubouloy entre dans le cabinet.

SCÈNE IV.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. J'ai appris, monsieur, que vous avez fait demander à quelle heure je serais visible, et j'accours...

ROGER. Je vous remercie de cet empressement, madame, car vous devez comprendre que j'avais hâte d'avoir une explication avec vous.

CHARLOTTE. Une explication, monsieur... je ne comprends pas vos paroles et encore moins l'accent singulier avec lequel elles sont prononcées... une explication... et sur quoi ?

ROGER. Mais sur notre arrestation d'hier, et sur... l'événement de cette nuit.

CHARLOTTE. Oh! j'ai été bien effrayée de l'une, je vous assure, et bien heureuse de l'autre!

ROGER. Tous deux étaient cependant prévus, je le présume, et quand on sait les choses d'avance, je pensais, moi, qu'elles produisaient moins d'effet.

CHARLOTTE. J'avais prévu... je savais... Que voulez-vous dire, monsieur?

ROGER. Je veux dire que vous jouez admirablement la comédie d'intrigue.

CHARLOTTE. Monsieur!

ROGER. Oh! ne vous en défendez pas, madame; dans ce cas-là, celui qui a gagné a toujours raison.

CHARLOTTE. Je vous proteste, monsieur, que, tout en devinant un reproche amer dans vos paroles, je ne comprends rien à ce qu'elles me disent... A-t-on forcé votre volonté? Avez-vous été contraint en quelque chose?

ROGER. Vous le demandez!...

CHARLOTTE. Sans doute, monsieur, je vous le demande.

ROGER. Vous le demandez!... Et ce mariage dans la chapelle d'une prison d'état, croyez-vous qu'il ait été fait de mon gré?

CHARLOTTE. Pardon, monsieur, mais hier encore, dans le jardin de Saint-Cyr, vous me disiez à mes genoux, en me répétant cent fois que vous m'aimiez... vous me disiez... que le moment le plus heureux de votre vie serait celui où vous deviendriez mon mari, où vous m'appelleriez votre femme. Me disiez-vous cela, monsieur, ou ai-je mal entendu? Etais-je folle?

ROGER. Non, madame, et comme vous vouliez me rendre heureux le plus vite possible, vous avez tout arrangé, fort adroitement, ma foi, pour que je pusse devenir votre mari et vous appeler ma femme la nuit même.

CHARLOTTE. Moi, monsieur! comment, vous croyez que c'est moi qui... Ah!... je commence à comprendre.

ROGER. Et qui donc, s'il vous plaît, a pu prévenir madame de Maintenon si bien à temps, qu'au moment de sortir par les portes, nous ayons trouvé les portes fermées... et qu'au moment de sortir par la fenêtre, nous ayons trouvé un exempt de la prévôté sur l'échelle par laquelle nous allions descendre?

CHARLOTTE. Ah! monsieur, monsieur, vous me faites honte! mais en même temps, vous m'éclairez... Ces protestations d'amour étaient donc fausses?... Cette offre de m'épouser secrètement était donc illusoire?... Vous vouliez donc, tout simplement, monsieur, me tromper... tromper une pauvre fille... Oh! il n'y avait pas grand mérite à cela, monsieur... et cela n'aurait pas ajouté beaucoup à votre réputation.

ROGER. Non, madame, non... j'étais sincère quand je vous disais que je vous aimais, car je vous aimais, j'étais assez fou pour cela... Je voulais vous épouser, sans doute... mais j'aurais voulu à notre mariage une autre forme... une forme... qui lui imprimât au moins l'apparence du libre arbitre...

CHARLOTTE. C'est cela, monsieur, dites que me regardant comme une jeune fille sans conséquence, vous avez bien voulu, cela ne s'appelle-t-il pas ainsi?... m'honorer d'une fantaisie... et que vous avez tout fait pour la satisfaire... Le hasard, la Providence ont voulu que les choses tournassent autrement que vous ne l'espériez; que, forcé par une puissance indépendante de ma volonté, forcé de tenir les promesses que vous m'aviez faites, votre orgueil a été froissé... et que vous allez sacrifier votre femme à votre orgueil, comme vous vouliez sacrifier votre maîtresse à votre fantaisie. Dites cela, monsieur, et cette fois, au moins, vous aurez vis-à-vis de moi le mérite de la franchise.

ROGER. Et vous, madame, dites que, fatiguée d'être à Saint-Cyr, vous avez éprouvé le désir, désir bien naturel, d'être libre, d'avoir un nom, une position dans le monde... Vous avez eu la bonté de croire que je pourrais vous donner tout cela...

CHARLOTTE. Monsieur!..

ROGER. C'est très-flatteur pour moi... et je vous remercie de m'avoir donné la préférence!

CHARLOTTE. Ah!

ROGER. Mais comme j'apprécie parfaitement le sentiment qui vous a fait agir, permettez que, tout en demeurant sa victime, je ne reste pas sa dupe. Vous désiriez être libre, vous l'êtes; vous désiriez un nom, vous avez le mien; vous désiriez une fortune, vous avez la mienne; vous désiriez une position dans le monde, pour tout le monde, excepté pour moi, vous serez la vicomtesse de Saint-Hérem. Maintenant, madame, voici mon appartement, voici le vôtre; c'est la seule chose que nous ne partagerons pas. Quant à cette chambre, c'est un terrain neutre sur lequel nous nous rencontrerons quelquefois. C'était ce que vous désiriez, n'est-ce pas, madame? Vous êtes satisfaite, vous êtes heureuse? Je ne puis pas davantage pour vous; permettez-moi donc de me retirer...

CHARLOTTE, *voulant le retenir*. Monsieur!...

ROGER, *saluant*. Madame...

Roger rentre chez lui.

SCÈNE V.

CHARLOTTE, *seule.*

Oh! mon Dieu! que viens-je d'entendre! Est-ce possible que le même homme qui me jurait hier qu'il n'aimait que moi, qu'il n'aimerait jamais que moi, soit aujourd'hui si dur, si cruel? Oh! je le sens bien, oui, tant qu'il a été là, ma dignité, mon orgueil, m'ont soutenue, m'ont donné du courage... mais maintenant que je suis seule... Oh! mon Dieu, mon Dieu!...

SCÈNE VI.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant en éclatant de rire.* Oh! ma chère amie, ma bonne Charlotte, qu'il est drôle quand il est en colère!

CHARLOTTE. Qui cela?

LOUISE. Mon mari... monsieur Dubouloy... Imagine-toi qu'il vient de me faire une scène... Oh! j'aurais donné tout au monde pour que tu fusses là.

CHARLOTTE. Vraiment?

LOUISE. Tout ce qu'il y a de plus dramatique, ma chère. Enfin, dans l'état habituel, son visage m'a paru assez insignifiant.... eh bien, dans la colère, sa figure prend une expression... Oh! je le mettrai très-souvent en colère...

CHARLOTTE. Mais à propos de quoi cette querelle?

LOUISE. Est-ce que je sais, moi... Il m'a parlé d'un piége où il avait été entraîné, d'un mariage qu'il manquait, de la Bastille où on l'avait conduit, d'un cachot très-noir, d'un poulet et d'une bouteille de vin de Bordeaux; il m'a dit que j'étais cause de tout cela, que j'étais un serpent, et que jamais je ne serais sa femme que de nom: ce qui m'est parfaitement égal, attendu que je ne le connais que d'hier, ce monsieur, et que je n'en suis pas du tout folle.

CHARLOTTE. Cependant tu l'as épousé?

LOUISE. Sans doute, mais ce n'est pas moi qui ai été le chercher. C'est lui qui est venu me trouver, c'est lui qui m'a dit qu'il m'aimait depuis longtemps; qu'il m'avait vu à la messe, aux représentations d'*Esther*, qu'il mourrait de chagrin si je n'étais pas à lui! Dam! moi, j'ai bon cœur, je n'ai pas voulu le laisser mourir, ce garçon, je me suis sacrifiée... et puis maintenant voilà comme il me remercie... Ah! ma foi, à sa fantaisie!... comme il voudra.

CHARLOTTE. Et tu ne regrettes pas d'être mariée?

LOUISE. Regretter d'être mariée, moi! J'en suis enchantée! Sais-tu qu'il a un très-bel hôtel! J'ai visité tout cela pendant qu'il était sorti, ce matin. Tu verras mon appartement... délicieux, ma chère! Quand je compare cela à ma chambre de Saint-Cyr... et puis comme c'est commode: je voulais venir te voir, je suis descendue et j'ai trouvé sa voiture à la porte... une excellente voiture, sans armoiries, il est vrai... mais on ne peut pas tout avoir... J'ai ordonné au cocher de prendre par le quai. Que c'est beau Paris, ma chère!... que c'est beau le Louvre, les Tuileries!... Il y avait des carrosses qui passaient, il y avait des seigneurs dans les carrosses... Tout cela est d'un bruit, d'une animation... Et tu demandes si je suis bien aise d'être mariée? oh! oui, j'en suis bien aise! et ce serait à refaire que certainement je le referais!

CHARLOTTE, *poussant un soupir.* Ah!

LOUISE. Mais toi, est-ce qu'il n'en est pas ainsi? est-ce que tu ne penses pas comme moi?

CHARLOTTE. Oh! moi, ma chère Louise, je suis bien malheureuse!

LOUISE. Toi, malheureuse, Charlotte? Oh! mon Dieu! Et comment? pourquoi?

CHARLOTTE. Oh! moi... moi, je l'aimais; et lui, il ne m'aime pas!

LOUISE. Qui t'a dit cela?

CHARLOTTE. Lui-même.

LOUISE. C'est lui-même? Il ne faut pas le croire.

CHARLOTTE. Comment veux-tu que je ne croie pas!

LOUISE. Écoute: Hier, il disait qu'il t'adorait; aujourd'hui, il dit qu'il te déteste. Très-certainement il a menti hier ou aujourd'hui... Eh bien! pourquoi ne serait-ce pas aujourd'hui aussi bien qu'hier? Les chances sont au moins égales, tu en conviendras... Et maintenant, pourquoi te déteste-t-il? voyons!

CHARLOTTE. Oh! il m'accuse d'une chose affreuse!

LOUISE. Et de quoi t'accuse-t-il donc?

CHARLOTTE. Il dit que tout cela est une intrigue menée par moi, conduite par moi... Il me croit capable...

LOUISE. De ce que j'ai fait... Ma chère, ce n'est pas aimable, ce que tu me dis-là.

CHARLOTTE. Oh! Louise...

LOUISE. Sois tranquille; je ris.

CHARLOTTE. Et moi, je pleure.

LOUISE. Oh! quelle étrange manière tu as d'envisager la vie! Qu'est-ce que c'est que cela?... Tu l'aimes?... D'abord, tu as tort de l'aimer... Toute femme qui aime perd la moitié de ses avantages. Mais crois-tu que c'est avec des larmes que tu le ramèneras?...

Digitized by Google

les hommes adorent nous voir pleurer, ça flatte leur amour-propre... C'est avec nos larmes qu'ils entretiennent ce préjugé, qu'ils sont nécessaires au bonheur de notre existence... Allons, plus de ces faiblesses-là! c'est de mauvais goût pour tes gens... Justement, voilà un valet.

CHARLOTTE. Oh! celui-là, c'est un ancien serviteur de mon mari. Que voulez-vous, Comtois?

SCÈNE VII.

LES MÊMES, COMTOIS.

COMTOIS. Pardon, madame la vicomtesse; mais c'est le comte de Mauléon qui demande mon maître, et comme monsieur de Saint-Hérem m'a donné l'ordre de ne pas le faire entrer s'il y avait quelqu'un, j'allais le prévenir...

CHARLOTTE. Nous nous retirons, Comtois, nous nous retirons. Nous ne voulons pas gêner monsieur. Faites entrer le comte de Mauléon. Viens, Louise.

Elles rentrent.

SCÈNE VIII.

COMTOIS, *puis* LE DUC, *ensuite* ROGER.

COMTOIS. Diable! Madame est bien triste!... Il paraît que ce n'est décidément pas un mariage d'inclination. (*Ouvrant la porte.*) Monsieur le comte peut entrer.

LE DUC, *entrant.* Et Saint-Hérem?

COMTOIS. Je vais le prévenir que monsieur le comte attend.

LE DUC. Personne n'entrera sans être annoncé?

COMTOIS. Monsieur le comte peut être tranquille.

Roger paraît.

LE DUC. Ah! te voilà...

Roger s'incline, Comtois sort.

ROGER. De ma fenêtre j'ai vu le carrosse de votre altesse, et je suis accouru.

LE DUC. Très-bien... Et ces lettres?

ROGER. Les voilà, monseigneur.

LE DUC. Merci, et la clef?

ROGER. Ah! oui, la clef... la voici.

LE DUC. Tu n'en as plus besoin, je présume; car j'ai appris de tes nouvelles par madame de Maintenon. Ma foi, mon ami, je t'en fais mon compliment, c'est très-beau de ta part, toi qui as une grande fortune, épouser une jeune personne qui ne possède rien.

ROGER. Oui, monseigneur, voilà comme je suis, moi.

LE DUC. Tu l'aimais donc beaucoup?

ROGER. Mais, oui, monseigneur, j'en étais fou, c'est le mot.

LE DUC. Comment, je te vois hier, et tu ne me dis pas que tu vas te marier!

ROGER. Je ne savais pas que cela se ferait si vite, que votre altesse me pardonne.

LE DUC. Et elle est jolie?

ROGER. Très-jolie!

LE DUC. Heureux coquin! je comprends maintenant pourquoi tu ne veux pas venir en Espagne.

ROGER. Eh bien, monseigneur m'y fait penser... Au contraire... et si son altesse est toujours dans les mêmes dispositions bienveillantes à mon égard...

LE DUC. Comment, mais après le service que tu m'as rendu aujourd'hui encore...

ROGER. Je lui demanderai la permission de l'accompagner.

LE DUC. M'accompagner, c'est impossible. Tu connais les lois de l'étiquette, toutes les personnes qui font partie du cortége sont désignées par le roi. Mais viens me rejoindre.

ROGER. Je serai à Madrid aussitôt que votre altesse.

LE DUC. A merveille!

ROGER. Mais votre altesse permettra-t-elle que je fasse ce voyage accompagné...

LE DUC. De ta femme? très-bien!

ROGER. Non, monseigneur; madame de Saint-Hérem est d'une santé délicate, elle restera à Paris. Non, accompagné d'un de mes amis.

LE DUC. C'est bien; tu me le présenteras.

ROGER. C'est que je dois prévenir votre altesse qu'il est de noblesse incertaine.

LE DUC. Cela regarde d'Harcourt; ainsi, c'est dit, tu viens?

ROGER. Je viens, monseigneur.

LE DUC. Ah! je respire, j'aurai donc quelqu'un à qui parler de ma pauvre France!

ROGER. Et un petit peu de ces pauvres Françaises; n'est-ce pas, monseigneur?

LE DUC. Vois-tu, Roger, c'est qu'il n'y a encore qu'elles au monde! Ah!...

ROGER. Monseigneur, voilà un soupir dont je connais l'adresse.

LE DUC. Eh bien, c'est ce qui te trompe, il n'est pas pour madame de Montbazon...

ROGER. Ah bah! et pour qui donc?

LE DUC. C'est.... Mais à quoi bon le dire? je quitte la France! A Madrid, Roger.

ROGER. A Madrid, sire!

LE DUC. A Madrid.

Il sort. Roger l'accompagne jusqu'à la porte. Tandis qu'on voit Roger qui salue une dernière fois le duc dans le vestibule, Dubouloy passe sa tête par la porte de gauche.

SCÈNE IX.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Enfin, il s'éloigne... Roger!

ROGER, *rentrant*. Tiens, te voilà!

DUBOULOY. Oui, Comtois m'a dit que tu étais en affaires, et m'a introduit dans ton cabinet. Eh bien, mon ami, que résolvons-nous? J'ai eu avec madame Dubouloy une scène qui a paru l'impressionner beaucoup. Il est vrai que j'ai été plein de dignité. Maintenant me voilà à tes ordres

ROGER. Eh bien, mon ami, nous partons...

DUBOULOY. Ah! nous partons... et pour quelle partie du monde partons-nous?

ROGER. As-tu quelque préférence?

DUBOULOY. Moi, aucunement... Je désire aller où ne sera pas madame Dubouloy, voilà tout!... Je ne suis pas fâché non plus de m'éloigner de l'autre. Nous allons donc?...

ROGER. En Espagne.

DUBOULOY. En Espagne? soit! j'ai toujours eu un faible pour l'Espagne! c'est le pays des aventures, des balcons, des sérénades, des bals masqués, des amours romanesques et des vengeances sanglantes. Quand partons-nous pour l'Espagne, mon ami?

ROGER. Dans une heure.

DUBOULOY. A merveille!

ROGER. Eh bien, alors, c'est dit, mon cher!..... je rentre dans mon cabinet; toi, retourne à ton hôtel, fais tes dispositions, assure l'existence de ta femme comme je viens de le faire à l'égard de madame de Saint-Hérem..... Ensuite nous quittons la France, nous partons...

SCÈNE X.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE, *qui depuis un moment ont paru*.

CHARLOTTE, *vivement*. Vous partez?

DUBOULOY. Oui, madame, nous quittons la France, et peut-être même l'Europe. Nous nous exilons, mon ami le vicomte et moi. Voilà ce que la France vous devra, mesdames.

CHARLOTTE. Mais vous nous emmènerez.

LOUISE, *à Dubouloy*. Nous partons avec vous, n'est-ce pas?

DUBOULOY. Non!..... pas le moins du monde, madame: nous allons faire un voyage d'agrément!

LOUISE. Monsieur Dubouloy, voici un mot dont vous vous souviendrez

DUBOULOY. Comment l'entendez-vous, madame, je vous prie?

LOUISE, *à Charlotte*. Ma chère amie, ne te désespère pas trop, et rappelle-toi qu'il te reste une amie bonne au conseil et à l'exécution. Adieu, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Mais, madame, vous m'expliquerez...

LOUISE. Monsieur, je vous prie de ne pas me suivre!

DUBOULOY. Madame, il m'est doux de vous obéir.

Ils sortent tous deux, madame Dubouloy par le fond, Dubouloy par la gauche.

SCÈNE XI.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu! qui m'expliquera donc d'où vient tout ce qui m'arrive... qui me dira ce qu'il faut que je fasse? Mais ce n'est pas de l'indifférence que vous avez pour moi, monsieur, c'est de la haine! car ce départ... mais non, je n'y puis croire encore...

ROGER. Je pars, madame.

CHARLOTTE. Ah! monsieur, c'est affreux!

ROGER. C'est affreux! Mais que vous importe que je parte ou que je reste, madame?

CHARLOTTE. Que m'importe, dites-vous!.. Oh! vous le demandez?

ROGER. Sans doute. Je cherche en quoi ma présence ou mon absence peut vous intéresser.

CHARLOTTE. Le titre de votre femme, que je n'avais pas demandé, que vous m'avez offert, que j'ai reçu par l'ordre d'une puissance dont j'ignorais l'intervention, me donne du moins un avantage: c'est de pouvoir vous dire hautement aujourd'hui ce que je n'osais vous avouer tout bas hier... Si vous ne m'aimez pas, monsieur.... je vous aime, moi.... Enfermée à Saint-Cyr, éloignée de toute société depuis mon enfance, n'ayant jamais connu ma mère, ayant vu mon père à peine, tout ce que mon cœur contenait d'amour, je l'ai reporté sur vous. Constamment malheureuse depuis mon enfance, sans appui, sans fortune, tout ce que mon cœur avait rêvé, je l'avais mis en vous. Vous étiez noble, élégant, riche, à la mode, en faveur; vous possédiez tous les biens de la terre, c'est vrai; moi je n'avais qu'une chose, ma réputation. Eh bien! je la sacrifiais en fuyant avec vous...

ROGER. Ah! madame, vous saviez d'avance que cette fuite...

CHARLOTTE. Monsieur, une fille noble doit avoir sa parole comme un gentilhomme; et sur ma parole, je l'ignorais!

Digitized by Google

ROGER. Il est fâcheux alors, madame, que les apparences soient contre vous, et me forcent, sous peine de ridicule...

CHARLOTTE. Et c'est à cette crainte du ridicule que vous sacrifiez mon bonheur, que vous sacrifiez ma vie!

ROGER. Votre vie?...

CHARLOTTE. Oui, monsieur, oui... je vous le dis : je mourrai loin de vous, je vous le jure.

ROGER. Non, madame, vous vivrez, et vous vivrez heureuse! Que demande une femme pour être heureuse? d'être jeune, vous l'êtes; d'être jolie, vous l'êtes; d'être riche, vous l'êtes. Voici l'acte de donation, signé de moi, que vous pourrez remettre à votre notaire, et qui vous assure une existence honorable, digne du nom que vous portez.

CHARLOTTE, *prenant l'acte.* Vous me quittez, monsieur?

ROGER. Oui.

CHARLOTTE. Vous me quittez?

ROGER. Sans doute.

CHARLOTTE. Ni mes prières ni mes larmes ne peuvent vous retenir? Vous voyez, je prie et je pleure!

ROGER. C'est une résolution prise.

CHARLOTTE, *déchirant l'acte.* Alors cet acte est inutile, monsieur, je le déchire.

ROGER. Vous le déchirez?...

CHARLOTTE. Du moment où vous me quittez, où vous m'abandonnez, où je ne suis votre femme que de nom, ce n'est point votre fortune et un hôtel qu'il me faut, c'est un couvent et mille écus de dot pour y entrer, voilà tout.... Madame de Maintenon me choisira le couvent et m'y payera ma dot.... Merci, monsieur, je ne veux rien de vous.

ROGER, *avec quelque émotion.* Mais, madame...

CHARLOTTE. C'est bien, monsieur, c'est bien : faites ce que vous voulez; partez, restez, vous êtes le maître; mais, moi aussi, je sais ce que j'ai à faire pour accomplir mes devoirs de femme à la manière dont je les entends, et je le ferai..... Adieu, monsieur, adieu... Oh! pas un mot... pas un geste... Adieu! adieu!...

Elle rentre.

SCÈNE XII.

ROGER, *seul, puis* DUBOULOY.

ROGER. Ce qu'elle dit là serait-il vrai?... aurait-elle ignoré réellement toute cette intrigue?... Oh! non... c'est impossible...

DUBOULOY, *entrant.* Me voilà, mon ami, me voilà, mon cher Saint-Hérem, chargé d'or, de lettres de change, avec ma chaise de poste bourrée de pâtés froids et de vins généreux, afin que nous ne manquions de rien en route : je sais trop où la famine peut nous mener. Es-tu prêt? en as-tu fini avec ta femme?

ROGER. Oui, et toi?

DUBOULOY. Moi aussi. Oh! mes affaires sont arrangées à merveille, de manière à ne causer à madame Dubouloy aucun ennui.... Tu conçois... une femme... ça a si peu d'expérience, un rien l'embarrasse.... Je ne lui laisse rien du tout... Ah! si fait... je lui laisse mon nom..... vu que je ne peux pas le lui ôter.

ROGER. Mais cependant...

DUBOULOY. Voilà comme je suis... Es-tu prêt?

ROGER. Mais tu es plus pressé que moi maintenant, il me semble.

DUBOULOY. Parbleu! je crois bien, j'ai toute la famille de l'autre qui peut me tomber sur les bras au moment où j'y penserai le moins.

ROGER. Et c'est là ce qui te presse?..... Attends au moins que ton mariage soit connu.

DUBOULOY. Connu!... Oh! si ce n'est que cela, tout le monde le sait déjà, mon mariage.

ROGER. Comment?

DUBOULOY. Oui, et pas plus tard que tout à l'heure, le baron de Bardanne m'a arrêté pour me faire tous ses compliments.

ROGER. Ses compliments, à toi?

DUBOULOY. Et à toi aussi, mon ami. Il venait de s'inscrire à ta porte, et il m'a assuré qu'avant ce soir tout Paris en aurait fait autant.

ROGER. Tout Paris?

DUBOULOY. Mais je lui ai dit que tout Paris nous trouverait partis. Ainsi donc, mon ami, il n'y a pas un instant à perdre, si nous voulons éviter la foule.

ROGER. Oui, tu as raison, il faut s'éloigner... On nous a joués indignement.

DUBOULOY. Indignement! Hésiter, serait une faiblesse...

ROGER. Une lâcheté!

DUBOULOY. Une lâcheté!... Ainsi donc...

ROGER. Viens, viens, partons! en Espagne!...

DUBOULOY. En Espagne!...

Ils sortent vivement par la porte de gauche.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE TROISIEME.

Buen-Retiro, à Madrid.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC D'HARCOURT, UN HUISSIER.

LE DUC, *à l'huissier.* Et vous croyez que sa majesté pourra me recevoir?

L'HUISSIER. Votre excellence sait que sa majesté est toujours visible pour l'ambassadeur de France. Je vais la prévenir que vous êtes là.

Il sort.

LE DUC. Il paraît que l'affaire de la succession a donné à madame de Maintenon une haute idée de ma capacité, puisqu'elle veut bien me charger d'une mission aussi importante.

SCENE II.

LE ROI, LE DUC.

LE ROI. Mon cher duc, il faut bien que ce soit pour vous, je vous le jure; car je m'étais promis à moi-même de ne pas dire un mot d'affaires aujourd'hui.

LE DUC. Sire, je ne veux pas faire manquer sa majesté catholique à un serment si sacré, et aujourd'hui, par extraordinaire, je viens lui parler plaisirs.

LE ROI. A la bonne heure! soyez le bienvenu alors; car les plaisirs sont rares à Madrid. En attendant, veuillez remarquer, mon cher duc, que nous ne sommes pas ici à l'Escurial, mais à Buen-Retiro.

LE DUC. Ce qui veut dire...

LE ROI. Que ce n'est point Philippe V qui vous reçoit à cette heure, mais bien le comte de Mauléon. Ainsi, plus de majesté, plus de sire, je vous prie; aidez-moi, s'il est possible, à oublier que je suis roi.

LE DUC. Cependant, le comte de Mauléon me passera bien l'altesse.

LE ROI. Non pas : le monseigneur tout au plus.

LE DUC. Va donc pour monseigneur.

LE ROI. Oui, cela me rappelle le temps où j'étais duc d'Anjou... c'était le bon temps... Ah!.... (*Avec familiarité.*) Mais vous me disiez donc, mon cher duc, que vous veniez me parler plaisirs...

LE DUC. Et vous me répondiez, monseigneur, que j'étais le bienvenu, attendu que les plaisirs étaient rares à Madrid.

LE ROI. Et je vous disais là une terrible vérité, duc; car depuis que j'ai quitté la France, j'ai eu, je vous le proteste, mon cher ambassadeur, bien peu de distractions.

LE DUC. Monseigneur va se marier?...

LE ROI. Oui, avec une princesse de Savoie. Duc, vous m'aviez dit que vous veniez me parler plaisirs, ce me semble?

LE DUC. Que voulez-vous, monseigneur, l'habitude m'emporte; et quand par hasard j'ai l'occasion de ne pas être ennuyeux, je ne sais pas en profiter.

LE ROI. Je vous rappellerai à la question. Que me voulez-vous, duc?

LE DUC. Je voulais demander au comte de Mauléon la permission de lui présenter ce soir deux dames, deux Françaises arrivées depuis quelques jours seulement, avec les recommandations les plus honorables et sous la protection des plus hautes influences.

LE ROI. Eh! justement, tenez, mon cher duc, (*lui montrant Saint-Hérem*) voici notre maître des cérémonies qui s'avance, nous allons arranger l'affaire avec lui.

SCENE III.

LES MÊMES, ROGER DE SAINT-HÉREM.

ROGER, *s'arrêtant à la porte.* Pardon, sire, pardon, monsieur le duc. Mais je croyais cette soirée entièrement consacrée au bal, et je pensais que la politique était consignée à la porte de Buen-Retiro. Il n'en est point ainsi; je m'éloigne.

LE ROI. Non, mon cher Saint-Hérem.... Non, reste, au contraire.... M. le duc est dans les conditions voulues.... Il venait me parler de deux dames pour lesquelles il me demande des invitations. Tu les porteras sur la liste.

ROGER, *tirant une liste de sa poche.* Comment se nomment-elles, monsieur le duc?

LE DUC, *s'approchant du roi.* Monseigneur permettra-t-il que, jusqu'à nouvel ordre, ces dames gardent l'incognito?

LE ROI, *à Roger.* Volontiers. Le duc les présente, cela suffit.

ROGER. Ah! ah!

LE ROI. Dites donc, mon cher duc, j'y pense, ne sont-ce point deux dames qui étaient hier au théâtre?

LE DUC. Dans ma petite loge du rez-de-chaussée?

Digitized by Google

LE ROI. C'est cela ; charmantes, mon cher donc, charmantes!

LE DUC. Monseigneur les a remarquées?

LE ROI. Je n'ai regardé qu'elles pendant toute la soirée. C'est au point qu'en rentrant madame des Ursins m'a fait une querelle.

ROGER. Ah! diable, monsieur le duc, prenez garde à ce que vous allez faire.

LE DUC. Que voulez-vous, monsieur le vicomte, il faut subir son destin.

ROGER. Vous ne retirez pas votre demande?

LE DUC. Non; et même, si besoin est, je l'appuie de nouveau.

LE ROI. Monsieur le duc d'Harcourt sait qu'il n'a qu'à demander une fois les choses possibles et deux fois les choses impossibles. Saint-Hérem, je te recommande particulièrement ces deux dames.

LE DUC. Mille fois merci, monseigneur.

LE ROI. Vous vous trouverez avec elles dans la salle des présentations.

LE DUC. Oui, monseigneur.

LE ROI. Et maintenant, monsieur le duc, vous avez à peine le temps d'aller chercher vos protégées et de revenir. Je vous en préviens, à minuit juste, on se met à table.

LE DUC. Je ne perds pas un instant.

Il s'incline et sort.

SCÈNE IV.

LE ROI, ROGER.

LE ROI. Eh bien! monsieur l'intendant des menus, aurons-nous une soirée à la française?

ROGER. C'est-à-dire que monsieur le comte de Manléon pourra se croire à Fontainebleau ou à Marly.

LE ROI. Si tu arrives à ce résultat, Saint-Hérem, je te déclare le plus grand de tous les grands d'Espagne.

ROGER. Et monseigneur nomme Dubouloy baron ?

LE ROI. Oh! quant à cela, mon cher, tu comprends... Il est plus difficile de transformer un homme de finances en baron, que de faire d'un gentilhomme un grand d'Espagne.

ROGER. Il paraît cependant que l'un et l'autre offrent bien des obstacles...

LE ROI. Que veux-tu dire?

ROGER. Je veux dire, monseigneur, que le roi d'Espagne m'avait gracieusement parlé d'un titre relevant de sa couronne, et que jusqu'à présent...

LE ROI. Tu es bien impatient, Saint-Hérem!...

ROGER. Oui, monseigneur..... impatient d'obtenir cette faveur, mais plus impatient encore de m'en montrer digne. Je vous l'avouerai, il m'est pénible de n'être que le compagnon des plaisirs du roi, et je voudrais enfin pouvoir rendre service à la monarchie espagnole.

LE ROI. Fort bien, Saint-Hérem, et dès qu'une occasion s'offrira...

ROGER. Mais elle s'offre aujourd'hui, monseigneur... Vous savez qu'un traité d'alliance est près de se signer à la Haye, entre l'empereur, le roi d'Angleterre et les Provinces-Unies.... Il vous faut à la Haye un homme dévoué...

LE ROI. Sans doute, sans doute... Mais dans une affaire aussi grave... je dois consulter mon conseil... Je te promets d'y penser... Plus tard, nous aviserons... Une seule chose m'occupe en ce moment... Dis-moi, connais-tu ces dames que nous présente le duc d'Harcourt?

ROGER. Non, monseigneur.

LE ROI. Ah! mon cher, délicieuses! C'est pour notre pauvre Espagne une bonne fortune...

ROGER. A laquelle son roi espère ne pas rester tout à fait étranger?

LE ROI. Peut-être, car si mes souvenirs ne me trompent pas...

ROGER. Eh bien?

LE ROI. Ce n'est pas hier que j'ai vu ces dames pour la première fois.

ROGER. Tant pis! car alors le roi réclamera son droit de priorité... et il ne sera pas permis de leur faire la cour.

LE ROI. Allons, voilà déjà que tu jettes tes vues sur elles... mauvais sujet!

ROGER. Après vous, sire, après vous. A tout seigneur, tout honneur!

LE ROI, *faisant un mouvement pour sortir*. Oui, tu es encore bien respectueux à cet égard-là!

ROGER. Monseigneur s'en va sans jeter un coup d'œil sur ma liste?

LE ROI. Ta liste.... Tu réponds de tout, voilà ce que je sais; guide-toi là-dessus.

Le Roi sort.

ROGER, *sonnant*. Allons, je prends la responsabilité de mes œuvres, c'est convenu.

SCÈNE V.

ROGER, UN HUISSIER, *puis* DUBOULOY.

ROGER, *à un huissier*. Remettez cette liste aux huissiers de service dans l'antichambre, et qu'ils ne laissent entrer que les personnes dont les noms y sont inscrits; il y a exception en faveur de deux dames que présentera l'ambassadeur de France. (*A Dubouloy qui entre.*) Ah! c'est toi, Dubouloy! déjà en costume!

DUBOULOY. Oui, mon ami. On nous pro-

Digitized by Google

met du plaisir pour ce soir, et, ma foi, j'ai hâte de m'amuser; car je te confesse que je m'ennuie cruellement dans la capitale de toutes les Espagnes.

ROGER. Comment! toujours?

DUBOULOY. Plus que jamais. Oh! mon ami, que la péninsule est mal connue et qu'on en fait de faux récits. A entendre ceux qui en reviennent, un joli garçon, un homme bien tourné, un cavalier élégant, ne peut pas faire un pas dans la rue sans être suivi par une duègue qui lui remet un billet de la part de sa maîtresse; ne peut pas lever la tête vers une fenêtre, sans voir une main qui passe à travers une jalousie; ne peut pas, en se promenant au Prado, baisser les yeux sur un banc, sans y trouver un éventail oublié à dessein, et qui attend qu'on le rapporte à sa jolie propriétaire. Les infâmes menteurs!.... Moi, je pars pour l'Espagne, de confiance, sur ce que les voyageurs en disent : dès le jour de mon arrivée, je me lance dans les rues de Madrid; je regarde à toutes les fenêtres; je m'assieds sur tous les bancs.... Eh bien, mon ami, pas une duègue, pas une main, pas un éventail!... C'est monstrueux, parole d'honneur! On dirait que je suis un croquant!... Aussi, à mon retour en France, je t'en préviens, Saint-Hérem, je déshonore l'Espagne... Sais-tu qu'il y a des moments où j'en suis presque à regretter ma femme?

ROGER. A propos, en as-tu reçu des nouvelles, de ta femme?

DUBOULOY. Non; seulement j'ai reçu une lettre de mon père.

ROGER. Et que te dit-il de nouveau?

DUBOULOY. Rien de nouveau. — Toujours en colère!.... toujours la même indignation contre moi!.

ROGER. Oh! il se calmera.

DUBOULOY. Il m'annonce en outre qu'il cherche le moyen de faire rompre le contrat par lequel il m'assurait cinquante mille livres de rente, et qu'il espère réussir!... Mais conçois-tu qu'il ne veuille pas croire un mot de mon aventure?

ROGER. Que veux-tu? c'est de l'entêtement. Et la famille?

DUBOULOY. Quelle famille?

ROGER. La famille de l'autre?

DUBOULOY. Oh! mon ami, ne m'en parle pas, elle fait des cris de paon. Le père, les frères et les trois cousins sont en quête de ton serviteur. Imagine-toi qu'ils sont venus en masse à l'hôtel: on leur a dit que je n'y étais pas, que j'étais parti... tarare! ils n'ont pas voulu en croire Boisjoli sur parole. Ils ont forcé la porte, ils ont fouillé tous les coins, ils ont été regarder jusque sous les lits. Te figures-tu, six, mon cher, six que j'aurais été obligé de tuer d'abord.... et remarque bien qu'il n'y avait là que les parents de Paris, la province n'est pas encore prévenue. Et toi, as-tu reçu des nouvelles de ta femme, ou de ses frères, ou de ses cousins, ou de ses neveux?

ROGER. Non; Charlotte n'a pas de famille, elle.

DUBOULOY. Je ne sais pas comment tu fais, toi; tu as un bonheur!...

ROGER. Ah! oui, un bonheur! le mot est bien choisi.

DUBOULOY. Au fait, j'oubliais... le roi de France est donc toujours furieux?

ROGER. Plus que jamais; que veux-tu? quand on a un jésuite pour confesseur et une prude pour maîtresse, on ne pardonne pas facilement.

DUBOULOY. Ainsi tes biens...

ROGER. Séquestrés, mon cher, sans miséricorde; quant à moi, consigné à la frontière, et cela tant que je n'aurai pas réparé mes torts d'époux envers madame de Saint-Hérem, comme j'ai réparé mes torts d'amant envers mademoiselle de Mérian; oh! madame de Maintenon y met de l'obstination.

DUBOULOY. Et tu crois que c'est à madame de Saint-Hérem que tu dois ces persécutions?

ROGER. Et à qui donc veux-tu que ce soit?..... Elle a tort, Dubouloy, elle a tort. Moi qui m'étais quelquefois repenti de la façon dont je l'avais traitée... Moi qui peut-être, si j'avais reconnu chez elle quelque regret, quelque dévouement, serais venu le premier...

DUBOULOY. Comment?

ROGER. Sais-tu qu'en regardant toutes les femmes qui nous entourent, je n'en ai pas trouvé une seule que l'on puisse lui comparer.

DUBOULOY. Si tu le prends ainsi, il me semble que madame Dubouloy n'est pas plus désagréable qu'une autre; mais on a du cœur, on n'oublie pas qu'on a été pris comme un sot; sans compter qu'elle m'a fait perdre la charge de gobeletier du roi, que je regrette, pas pour moi, Dieu merci, mais parce que mon père y tenait, ce qui est cause de tous mes malheurs!... Mais dis donc, Roger, il me semble que voilà déjà les invités qui arrivent.

ROGER. Ma foi, oui. (*A un Huissier.*) Donnez-moi mon domino. Ah! chercheur d'aventures, j'ai oublié de te dire que nous avons deux nouvelles débarquées, deux Françaises.

DUBOULOY. Comment les appelle-t-on?

ROGER, *passant son domino.* Ah! je te le demanderai...

DUBOULOY. Et qui les a présentées?

ROGER. L'ambassadeur de France.

DUBOULOY. Alors ce sont de grandes dames ?

ROGER. Cela m'en a l'air. En tout cas, voici monsieur le duc d'Harcourt qui va nous le dire.

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE DUC D'HARCOURT.

LE DUC. Que vais-je vous dire, messieurs?

ROGER. Quelles sont ces dames que vous avez présentées au roi ?

LE DUC. Je vous cherchais tout exprès pour cela.

ROGER. Tout exprès ?

LE DUC. D'honneur.

DUBOULOY. Oh! c'est bien aimable à vous, monsieur le duc.

LE DUC. Cependant je vous avouerai que la confidence est bien sérieuse pour être faite au milieu d'un bal.

ROGER. Bah ! il s'agit de politique?

LE DUC. Justement.

DUBOULOY. Ces dames ont une mission ?

LE DUC. Des plus importantes.

ROGER. Une mission importante confiée à la discrétion de deux femmes? cela me paraît assez imprudent de la part du gouvernement qui les en a chargées.

LE DUC. Elles l'ignorent elles-mêmes.

DUBOULOY. Alors elles arrivent ici...

LE DUC. Sans savoir ce qu'elles y viennent faire.

DUBOULOY. C'est fort drôle..... je trouve cela drôle !

ROGER. Et vous nous le direz, à nous, ce qu'elles viennent faire ?

LE DUC. Oui, car vous êtes de véritables amis du roi Philippe V, n'est-ce pas, de fidèles sujets du roi Louis XIV ?

ROGER. Sans doute.

LE DUC. Eh bien ! on s'inquiète, à Versailles, de l'influence énorme que madame des Ursins a déjà prise sur le jeune roi.

ROGER. Vraiment !

LE DUC. On craint que madame des Ursins ne soit dans les intérêts de l'Autriche; comprenez-vous ?

DUBOULOY. Bah !

LE DUC. Et comme on sait qu'il n'y a pas de conseils, si sages qu'ils soient, qui puissent éclairer un homme qui est amoureux, il a été résolu...

ROGER. Que l'on combattrait l'amour par l'amour?

LE DUC. Justement. Et à cet effet on a dépêché au roi deux femmes charmantes, afin que s'il échappe à l'une, il tombe dans les mains de l'autre.

ROGER. Prenez-y garde, monsieur le duc; si les femmes se mettent à faire de l'intrigue, cela fera concurrence à ceux qui font de la diplomatie.

LE DUC. Silence ! voilà le roi.

DUBOULOY. Avec ces deux dames?

LE DUC. Avec elles. Messieurs, pas un mot !

ROGER. Oh !...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, LE ROI, CHARLOTTE, LOUISE (*masquées toutes deux.*)

LE DUC, *s'avançant vers elles.* Eh bien ! mesdames, que dites-vous de monsieur le comte de Mauléon ?

LOUISE. Que nous avions beaucoup entendu parler de monsieur le comte en France, et que nous sommes vraiment bien heureuses de retrouver à Madrid un pareil compatriote.

LE ROI. Merci, beau masque. (*A Charlotte.*) Et vous, charmant domino, n'avez-vous pas aussi quelque chose à me dire ?

CHARLOTTE. Pardonnez-moi, monsieur le comte, je vous ferai mes compliments bien sincères sur l'ordonnance de cette fête... On se croirait vraiment à Versailles, et sa majesté le roi de France ne pensait pas si bien dire lorsqu'en prenant congé de son auguste petit-fils, que Dieu conserve, il lui annonça qu'il n'y avait plus de Pyrénées.

LE ROI. Duc, je vous remercie véritablement du cadeau que vous me faites. (*Au Duc, qui salue pour se retirer.*) Ne vous éloignez pas, j'ai à vous parler.

LES DEUX DOMINOS, *quittant le bras du roi.* Sire...

LE ROI. Mais pour un seul instant, mesdames; vous entendez. Saint-Hérem, monsieur Dubouloy, offrez le bras à ces dames, je vous prie, et surtout ne soyez pas trop galants, pour ne pas faire de tort au comte de Mauléon.

Il dit quelques mots tout bas à chacun des dominos.

DUBOULOY, *à Roger, qui s'avance vers Charlotte.* Mon ami, laisse-moi la grande si cela t'est égal..... Tu sais que je me défie des petites femmes; je suis payé pour cela.

ROGER. Comme tu voudras, mon cher; moi je n'ai pas de préférence. (*Il offre son bras à Louise, Dubouloy offre le sien à Charlotte.*) Mesdames, si vous voulez bien nous accepter pour cavaliers...

LOUISE. Comment donc !

CHARLOTTE. Avec le plus grand plaisir, monsieur.

Chaque couple sort par une porte différente.

Digitized by Google

SCÈNE VIII.

LE DUC, LE ROI.

LE ROI. Eh bien! mon cher duc?

LE DUC. Eh bien! monseigneur?

LE ROI. Divines, en vérité, divines! Maintenant, voyons, comment s'appellent-elles?

LE DUC. Il m'est défendu de dire leur nom.

LE ROI. Que viennent-elles faire à Madrid?

LE DUC. Tout le monde doit l'ignorer.

LE ROI. Et où demeurent-elles?

LE DUC. C'est un mystère.

LE ROI. Même pour moi, duc?

LE DUC. Tous les hommes sont égaux devant un secret, sire.

LE ROI. C'est juste, duc, c'est juste. Mais s'il vous est défendu de révéler ce secret au roi, il n'est pas défendu au comte de Mauléon de le pénétrer.

LE DUC. Le comte de Mauléon est jeune, noble et galant; qu'il se serve des avantages qu'il a reçus de la nature et de la Providence.

LE ROI. Eh bien! on s'en servira, duc; et quand je saurai leur nom...

LE DUC. Eh bien?

LE ROI. Quand je saurai leur adresse...

LE DUC. Après?

LE ROI. Tout ce dont je vous prie, c'est de leur demander pour moi la permission de me présenter chez elles.

LE DUC. Un roi pourrait à la rigueur, ce me semble, se dispenser de cette formalité.

LE ROI. Pas quand il est petit-fils de Louis XIV, monsieur le duc.

LE DUC. Monseigneur, il sera fait comme vous le désirez.

Il continue à parler bas avec le roi pendant quelques instants, s'incline et sort.

SCÈNE IX.

LE ROI, *au fond*, CHARLOTTE *et* DUBOULOY, *rentrant par une porte de côté.*

CHARLOTTE. Non, je ne vous crois pas, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Je vous proteste cependant, madame, que je vous dis l'exacte vérité.

CHARLOTTE. Comment voulez-vous que je croie aux protestations d'un homme marié?

DUBOULOY. Oh! je le suis si peu...

LE ROI, *s'approchant.* Pardon, beau masque... Mais si animée que soit votre conversation, je vous rappellerai que j'en ai une à reprendre avec vous. Vous permettez, monsieur Dubouloy...

DUBOULOY. Comment donc, monseigneur. (*Bas.*) Je vous verrai?

CHARLOTTE. Vous restez ici?

DUBOULOY. Je n'en bouge pas.

CHARLOTTE. Je viendrai vous y rejoindre.

LE ROI, *offrant son bras à Charlotte.* Eh bien! beau masque, comment vous trouvez-vous, du séjour de Madrid?

CHARLOTTE. A merveille, sire, et j'ai le pressentiment qu'il doit m'arriver quelque chose d'heureux.

Ils sortent.

SCÈNE X.

DUBOULOY, *seul, puis* ROGER.

DUBOULOY. Elle a le pressentiment qu'il doit lui arriver quelque chose d'heureux!.. Elle m'a regardé en disant cela.... Si j'allais me trouver le rival d'un roi! Peste! je n'aurais rien perdu pour attendre. (*A Roger qui entre par la porte du fond.*) Ah! te voilà?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et qu'as-tu fait de ton domino?

ROGER. Le roi vient de me le prendre en passant.

DUBOULOY. Tiens! c'est comme à moi.

ROGER. Mais j'ai rendez-vous avec lui dans ce salon.

DUBOULOY. Eh moi, j'y attends le mien.

ROGER. Et bien! qu'en dis-tu?

DUBOULOY. De quoi, de mon domino?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Mon cher, une femme adorable... une grande femme, enfin!... l'esprit le plus vif, le caractère le plus gai, la conversation la plus pétillante?... Et le tien?

ROGER. Tout le contraire; une petite femme naïve, sentimentale!... une véritable pensionnaire sortant de son couvent.

DUBOULOY. Oh! ne me parle pas des pensionnaires qui sortent de leur couvent. Rien que d'y penser... Mademoiselle Louise Mauclair en sortait de son couvent!... Mais passons à autre chose. La crois-tu jolie?

ROGER. Dam! oui..... autant du moins qu'on en peut juger sous le masque. Un bas de figure ravissant, des dents d'émail, et à travers son loup deux yeux comme deux étoiles. Et la tienne?

DUBOULOY. Une peau éclatante, une main à rendre fou un statuaire, un col de cygne; puis pour le visage, nous verrons bien, j'ai sa parole qu'elle ne quittera pas le bal sans se démasquer.

ROGER. Et moi aussi!

DUBOULOY. Oh! c'est charmant!..... Toi qui as beaucoup vu le monde, as-tu quelque idée de ce qu'elles peuvent être?

ROGER. Non, foi de gentilhomme. J'ai rappelé tous mes souvenirs de Paris, de Compiègne, de Fontainebleau, de Versailles, de Marly, et cela ne correspond à rien de ce que je connais.

DUBOULOY. Silence, ce sont elles.

Charlotte et Louise paraissent à la porte du fond.

SCENE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE, LOUISE.

ROGER, *allant à Louise et la ramenant sur le devant, tandis que Dubouloy reste au fond avec Charlotte.* Ah! voilà qui est véritablement méritoire, madame, tenir aussi consciencieusement une promesse de bal masqué.

LOUISE, *du ton le plus sentimental.* Une promesse est toujours une promesse, monsieur, et qu'elle soit faite sous le masque ou à visage découvert, elle n'en est pas moins sacrée.

ROGER. A la bonne heure! voilà des principes que j'apprécie.

LOUISE. Mais que vous vous gardez bien de suivre, n'est-ce pas?

ROGER, *tournant le dos au public.* Et qui a pu vous tenir sur mon compte de si méchants propos?

LOUISE. Oh! je vous connais mieux que vous ne le pensez, vicomte!

Roger et Louise s'éloignent. A mesure qu'ils s'éloignent, Dubouloy et Charlotte se rapprochent.

CHARLOTTE. Alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne retournez-vous pas à Paris?

DUBOULOY. C'est parfaitement inutile, si je trouve à Madrid des Françaises qui veuillent bien m'aimer un peu.

CHARLOTTE. Tandis que vous pourriez en trouver en France qui vous détestent beaucoup.

DUBOULOY. Plaît-il?

CHARLOTTE. Ah! vous faites de ces choses-là, monsieur Dubouloy... vous signez un contrat de mariage avec l'une, et vous enlevez l'autre! on vous attend pour épouser à Charny, et vous vous mariez à la Bastille. Puis, ce n'est pas encore tout : après avoir abandonné la veille celle qui devait être votre femme, le lendemain celle qui l'était, vous venez dire à une troisième qui ne l'est pas, et qui ne peut pas l'être, que vous l'adorez!.... Le moyen qu'on réponde à votre amour, volage! le moyen qu'on se fie à vos serments, trompeur!

DUBOULOY. Comment! vous connaissez tous ces détails, belle dame!

CHARLOTTE. C'était l'histoire à la mode quand nous avons quitté Paris, mon amie et moi. On ne parlait que de monsieur Dubouloy et du vicomte de Saint-Hérem. Vous faisiez véritablement à vous deux la monnaie de monsieur de Lauzun. (*Se retournant pour gagner le fond*). Aussi, nous, qui n'avions pas l'avantage de vous connaître, et qui désirions voir deux hommes si extraordinaires, sommes-nous venues de Paris à Madrid pour vous rencontrer.

DUBOULOY. Exprès?

CHARLOTTE. Tout exprès.

DUBOULOY. En vérité, c'est trop aimable de votre part.

LOUISE, *reparaissant avec Roger.* Oh! monsieur, ne me dites pas cela; je sais que vous détestez les amours sérieuses, et, avec nous autres femmes sentimentales, songez-y bien, ce n'est pas un simple caprice qu'il faut, c'est un attachement profond et durable.

ROGER. Mais vous vous trompez complètement, madame; j'adore au contraire les femmes sentimentales, moi.

LOUISE. Ah! vicomte, prenez garde, il me semble que s'il en eût été ainsi, mademoiselle de Mérian vous convenait sous tous les rapports.

ROGER. Et qui vous dit que je ne l'aimais pas, madame? qui vous dit que son image ne se présente pas souvent encore à mon esprit? qui vous dit qu'il ne me faut pas un amour à venir pour éteindre une passion....

LOUISE. Ainsi, monsieur, vous me considérez comme un moyen de guérison?

ROGER. Non, madame; mais je dis que pour faire oublier une femme aimable, il ne faut pas moins qu'une femme charmante. Je ne vois rien là qui puisse vous blesser, ce me semble; et c'est ce qui m'enhardit à solliciter la faveur de vous présenter mes hommages.

LOUISE. Eh bien, nous verrons... plus tard...

ROGER, *se retournant.* Mais pour que je puisse profiter de cette gracieuse permission, il faut que vous me disiez où vous habitez.

LOUISE. Rue d'Alcala, n° 15.

ROGER. Je demanderai?...

LOUISE. Madame de Folmont.

Ils continuent de parler bas, tandis que Dubouloy et Charlotte reparaissant.

DUBOULOY. Ainsi?...

CHARLOTTE. Rue d'Alcala, n° 15.

DUBOULOY. Madame?...

CHARLOTTE. Madame de Saint-Réal.

DUBOULOY. Maintenant permettez que, plein du souvenir de votre esprit, j'emporte aussi celui de votre visage, et que je puisse contempler, ne fût-ce qu'en rêve, le charmant démon qui m'a lutiné toute la nuit?

CHARLOTTE, *à Dubouloy.* Il faut donc faire tout ce que vous voulez?

LOUISE, *à Roger qui paraît la supplier.* Vous l'exigez donc absolument?

DUBOULOY. Je vous en conjure.

ROGER. Je vous en supplie.

LOUISE, *se démasquant.* Tenez, êtes-vous content?

CHARLOTTE, *se démasquant.* Eh bien, soyez satisfait!

ROGER. Madame Dubouloy!

DUBOULOY. Madame de Saint-Hérem!

Ils se retournent vivement, Dubouloy vers Roger, Roger vers Dubouloy. Pendant ce temps, Charlotte et Louise disparaissent, chacune par la porte latérale près de laquelle elle se trouve.

SCENE XII.

ROGER, DUBOULOY, *se rapprochant l'un de l'autre.*

ENSEMBLE.

ROGER.	DUBOULOY.
Mon ami,	Mon ami,
C'est elle,	C'est elle,
Louise!	Charlotte!
Charlotte!... ah!	Louise!... ah!

ROGER. Que viennent-elles faire ici?

DUBOULOY. Oui, que viennent-elles faire ici?

ROGER. Mais il me semble que le duc d'Harcourt ne nous l'a pas caché.

DUBOULOY. Il est vrai.

ROGER. Détruire l'influence de madame des Ursins... quelle infamie!...

Le Roi paraît.

DUBOULOY. Quelle horreur!... Le roi!

ROGER. Silence!

SCENE XIII.

LES MÊMES, LE ROI

LE ROI. Eh bien! messieurs...

ROGER *et* DUBOULOY. Monseigneur...

LE ROI. Avez-vous appris quelque chose de nouveau?

ROGER. Sur quoi!

DUBOULOY. Sur qui?

LE ROI. Mais sur ces dames; vous avez causé une heure avec elles.

ROGER. Oh! de choses indifférentes.

DUBOULOY. Et qui n'ont aucun intérêt pour vous, monseigneur.

LE ROI. Mais vous les avez vues, au moins?

ROGER. Non.

DUBOULOY. Non.

LE ROI. Elles ont refusé de se démasquer?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Oui.

LE ROI. Vous savez où elles demeurent?

ROGER. Nous l'ignorons complètement?

LE ROI. Mais elles vous ont dit leur nom?

DUBOULOY. Pas du tout.

LE ROI. Ah! vous êtes bien maladroits; moi qui ne suis resté que dix minutes avec elles...

ROGER *et* DUBOULOY. Eh bien?

LE ROI. Eh bien, j'ai été plus heureux que vous.

ROGER. Monseigneur sait comment elles se nomment?

LE ROI. La plus grande se nomme madame de Saint-Réal.

DUBOULOY. Et la plus petite?

LE ROI. Madame de Fohuont.... elles demeurent toutes deux rue d'Alcala, n° 15... Oh! je ne l'oublierai pas; car un instant m'a suffi pour apprécier toute la grâce de ces deux Françaises... la conversation la plus piquante, les aperçus les plus fins, les plus ingénieux... et puis un tour d'esprit neuf, original, brillant... c'est à en perdre la tête!... Saint-Hérem.

ROGER. Monseigneur...

LE ROI. Demain matin à onze heures, tu viendras me parler.

ROGER. Oui, monseigneur.

LE ROI. N'y manque pas, Saint-Hérem; pour toi je renverrai mon conseil... Ce que j'ai à te dire, vois-tu, est fort sérieux, fort important!... Nous parlerons d'elles!...

DUBOULOY. Ah! vous parlerez...

LE ROI. Oui, oui... car je crois que j'en suis amoureux fou!... A demain, Saint-Hérem, à demain!

Il sort.

SCÈNE XIV.

ROGER, DUBOULOY.

DUBOULOY. Il est amoureux fou, mon cher!

ROGER. Parbleu, je le vois bien; mais de laquelle?

DUBOULOY. Tiens, au fait, de laquelle.... est-ce de ma femme?

ROGER. Est-ce de la mienne?

DUBOULOY. Tu verras, mon ami, que nous avons assez de bonheur pour que ce soit de toutes les deux!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE QUATRIEME.

Un petit salon rue d'Alcala. A la droite du spectateur une fenêtre donnant de plain pied sur un jardin. Portes au fond et de côté.

SCÈNE PREMIÈRE.

UN VALET, ROGER.

LE VALET. Madame de Saint-Réal prie monsieur le vicomte de l'attendre un instant au salon... elle va venir...

ROGER. Merci...

Le Valet sort.

SCENE II.

ROGER, *seul.*

Madame de Saint-Réal.... c'est encore bien heureux qu'elle n'ait pas en l'impudence de se présenter ici sous mon nom... Je suis curieux de savoir ce qu'elle va me dire... et moi qui avais parfois la bonhomie de m'attendrir sur cette profonde douleur dans laquelle je l'avais laissée.... Si elle a été vive, eh bien, à la bonne heure, au moins, elle n'a pas été de longue durée.... Ah! j'entends quelqu'un... on s'approche... la porte s'ouvre... c'est elle!...

SCENE III.

ROGER, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Vous m'avez fait prier de vous recevoir, monsieur; je m'empresse de me rendre à votre désir.

ROGER, *la regardant.* C'est donc bien vous, madame, car malgré le témoignage de Dubouloy... je vous l'avoue... je doutais encore.

CHARLOTTE. Vous aviez tort, monsieur... c'est parfaitement moi... Puis-je vous offrir...

Lui montrant un fauteuil.

ROGER. Un siége... merci, c'est trop de bonté.... je ne reste qu'un moment.... Le temps de vous demander seulement comment il se fait que vous soyez à Madrid sous un faux nom, quand je vous croyais à Paris dans votre hôtel de la rue du Bac.

CHARLOTTE. Je suis venue à Madrid, monsieur, parce que tel a été mon bon plaisir, et que libre comme je le suis, il m'a paru qu'il n'était point nécessaire de demander la permission à qui que ce fût.

ROGER. Il me semble cependant, madame, qu'il existe de par le monde un homme qui devait être consulté avant que vous fissiez une pareille démarche... et qui, ne l'ayant point été, a le droit de trouver cette démarche au moins inconvenante.

CHARLOTTE. Qui cela, monsieur?

ROGER. Mais monsieur de Saint-Hérem, votre mari... moi enfin.

CHARLOTTE, *avec le plus grand étonnement.* Monsieur de Saint-Hérem.... mon mari... vous!... mais vous ignorez donc ce qui est arrivé depuis votre départ, monsieur?

ROGER. Qu'est-il arrivé qui puisse vous dégager de l'obéissance que vous m'avez jurée, et du respect que vous devez porter à mon nom?...

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous comment vous m'avez quittée, monsieur?

ROGER. A merveille.

CHARLOTTE. Vous rappelez-vous que lorsque vous m'offrîtes de garder votre nom, de partager votre fortune et d'habiter votre hôtel, vous rappelez-vous que je vous dis: Vous parti, je n'ai plus besoin que d'une dot et d'un couvent?

ROGER. Oui, madame, et je suis bien aise de voir de quelle manière vous avez tenu votre résolution.

CHARLOTTE. J'allai le jour même, monsieur, me jeter aux pieds de madame de Maintenon, et la prier de me faire recevoir aux Carmélites. Mais ce n'était point assez que de lui demander à entrer au couvent, il fallait bien lui dire pourquoi j'y entrais... il fallait bien lui dire que vous m'aviez abandonnée, il fallait bien lui dire que sans avoir été votre femme, j'étais votre veuve.... il fallait bien lui dire enfin, que vous ne m'aviez jamais aimée, ou que vous ne m'aimiez plus...

ROGER. Au fait, madame, au fait...

CHARLOTTE. Tranquillisez-vous, monsieur, ce ne sont point des reproches; je ne vous en fis point alors, je ne vous en ferai point maintenant. Madame de Maintenon prétendit que ce n'était point un couvent que je devais choisir... qu'un couvent vous donnerait raison aux yeux de la société, en faisant supposer que j'avais commis quelque grande faute; qu'au contraire, c'était la vie à découvert... le monde... le jour qu'il me fallait.

ROGER. Et madame de Maintenon avait parfaitement raison, madame... Quand on a votre esprit, votre âge, votre figure... c'est non-seulement le monde, mais la cour qu'il faut... seulement, parmi toutes les cours d'Europe, une seule me paraissait devoir vous être interdite, sans ma permission du moins; c'était celle de Madrid.

CHARLOTTE. Vous ne m'avez point laissé

achever, monsieur; sans cela vous auriez vu que toutes les cours m'étaient permises maintenant, celle de Madrid comme les autres...

ROGER. Je vous avoue, madame, que je ne vous comprends pas.

CHARLOTTE. Vous allez me comprendre. Madame de Maintenon me fit alors monter dans sa voiture, me conduisit chez son éminence le nonce du pape, et réclama pour moi l'annulation de notre mariage.

ROGER. L'annulation de notre mariage!...

CHARLOTTE. Son éminence écrivit aussitôt à Rome, et comme l'affaire avait été chaudement recommandée par Sa Majesté elle-même à notre ambassadeur, presque courrier par courrier, madame de Maintenon reçut le bref...

ROGER. Qui cassait notre mariage?

CHARLOTTE. Oui, monsieur...

ROGER. Notre mariage est cassé!

CHARLOTTE. Cassé, monsieur.... Soyez donc heureux... soyez donc libre... mais reconnaissez que j'ai le droit de partager, sinon le bonheur, du moins la liberté qui vous est rendue.

ROGER. Cassé!... Alors, madame, oui je comprends... vous êtes libre, parfaitement libre; mais, vous en conviendrez, il n'est pas moins étrange que vous ayez été choisir, pour user de votre liberté, la cour de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Savais-je que vous l'habitiez, monsieur... m'aviez-vous dit en partant où vous alliez? et depuis que vous êtes parti, m'aviez-vous donné de vos nouvelles?... Puis, monsieur... faut-il vous le dire, ce n'est pas de mon libre arbitre que je suis venue ici... ce n'est pas mon choix qui m'a conduite en Espagne, c'est un ordre de madame de Maintenon. Elle m'a dit un matin qu'il me fallait partir pour Madrid.... Elle m'a remis une lettre cachetée, et dont j'ignorais le contenu, pour monsieur le duc d'Harcourt.... Nous sommes arrivées il y a quatre jours, je crois. Avant-hier nous avons été au spectacle dans la loge de l'ambassadeur.... hier nous avons été présentées au roi... Nous ignorions, Louise et moi, que vous étiez à Buen-Retiro... Nous vous avons rencontrés... notre intention d'abord était de ne pas vous parler.... Le roi vous a ordonné de prendre notre bras... vous nous avez priées de nous démasquer, et comme n'avions aucun motif de nous refuser à vos sollicitations, nous y avons cédé.... Je savais que cette reconnaissance d'hier soir amènerait, selon toute probabilité, une explication ce matin; mais cette explication était indispensable, je ne l'ai donc ni fuie, ni cherchée, je l'ai attendue... Vous êtes venu me la demander, je vous la donne.... Désirez-vous quelque chose de plus?... parlez, monsieur, et s'il est en mon pouvoir de le faire, je le ferai... Je n'oublierai jamais que j'ai eu l'honneur de porter votre nom, bien peu de temps, sans doute... mais assez cependant pour que je regrette toute ma vie, croyez-le bien, d'avoir été forcée de le quitter.

ROGER, *dans le plus grand étonnement.* Madame, vous me dites là des choses...

CHARLOTTE. Fort simples, monsieur, et dont au besoin monsieur le duc d'Harcourt pourra vous donner la preuve...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Pardon, monsieur, pardon, ma chère Charlotte... mais par ordre supérieur!

Elle lui parle bas.

CHARLOTTE. Très-bien...

LOUISE. Alors, tu vas venir?

CHARLOTTE. A l'instant... à moins que monsieur de Saint-Hérem n'ait encore quelque chose à me dire.

ROGER. Oh! je n'aurai pas le mauvais goût de vous retenir, madame, car je devine...

CHARLOTTE. Oh! mon Dieu, monsieur, c'est tout simplement le duc d'Harcourt qui me fait demander si je suis visible!

ROGER. Le duc d'Harcourt... Oh! oui... oui... je sais... vous êtes sous sa protection immédiate.... que je ne vous retienne donc pas, madame... moi-même... j'ai... je dois... il faut...

CHARLOTTE, *faisant la révérence.* Monsieur...

ROGER. Madame... je me retire... je ne prendrai pas la liberté de me présenter de nouveau ... il y aurait sans doute indiscrétion....

CHARLOTTE. Nullement, monsieur.... et toutes les fois que vous le voudrez, bien certainement, en qualité de compatriote j'aurai grand plaisir à vous revoir.

Charlotte et Louise saluent et sortent.

SCÈNE V.

ROGER, *seul.*

Eh bien... mais c'est encore heureux!... J'ai la permission de me présenter chez ma femme... qui n'est plus ma femme... au bout du compte... ce bref fait admirablement mon affaire... c'est tout ce que je désirais, moi; c'est tout ce que je pouvais désirer.... me voilà libre.... parfaitement libre... libre comme l'air...

SCÈNE VI.

ROGER, DUBOULOY, UN VALET.

LE VALET, *annonçant.* Monsieur Dubouloy.

ROGER. Ah! justement...

DUBOULOY. Te voilà, mon ami! je suis passé chez toi, et comme je ne t'y ai point rencontré, j'ai pensé que je te retrouverais ici...

ROGER. Mon cher, fais-moi tous tes compliments... félicite-moi...

DUBOULOY, *effrayé.* Ah! mon Dieu... ce n'est pas la tienne.... que le roi... Alors.... alors, mon ami, c'est donc la mienne?

ROGER. Bah! il n'est plus question de cela, et puis d'ailleurs maintenant, quand ce serait Charlotte que le roi aimerait, ça me serait parfaitement indifférent... absolument égal.

DUBOULOY. Je ne comprends pas.

ROGER. Mon ami, je suis libre... mademoiselle de Mérian n'est plus ma femme. Sur la demande de madame de Maintenon, le pape a cassé notre mariage...

DUBOULOY. Oh le saint homme!... Mon cher Saint-Hérem, reçois toutes mes félicitations... Mais, j'y pense, moi... le pape a cassé ton mariage, dis-tu?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Alors... le mien... mon mariage à moi... comme on nous a mariés ensemble... on a dû nous démarier ensemble?

ROGER. Probablement!...

DUBOULOY. Comment tu ne t'es pas informé de cela... égoïste!...

ROGER. Inutile... ça ne fait pas de doute.

DUBOULOY. En effet!.... ce serait l'injustice des injustices... Ainsi, mon ami, nous sommes libres.... ainsi je suis toujours garçon... ainsi je puis écrire à mon père que sa colère n'a plus de motifs. Ah! voilà ce qui m'explique maintenant le côté politique du voyage de ces dames.... leur changement de nom... peste!... que madame des Ursins se tienne ferme, si c'est mademoiselle Louise Mauclair qui a l'honneur de plaire à sa majesté.... A propos de sa majesté.... tu as été chez elle ce matin?

ROGER. Ah! mon Dieu! tu m'y fais penser... je l'avais parfaitement oublié.

DUBOULOY. Diable!... le roi t'attendait à onze heures... (*Regardant sa montre.*) Et voilà qu'il va être midi...

ROGER. Tu es sûr?

DUBOULOY. Je crois bien, c'est ma fameuse montre... mon ami, elle ne s'est pas dérangée de dix minutes depuis le moment où tu m'as appelé par la fenêtre à Saint-Cyr...

ROGER. Et toi, tu restes?

DUBOULOY, *s'établissant dans un fauteuil.* Oui, mon cher... oui, je reste... je ne suis pas fâché, tu le comprends bien, d'avoir une explication avec mademoiselle Louise Mauclair, et d'apprendre de sa jolie bouche que nous sommes rendus à notre mutuelle liberté..... Va donc chez le roi, mon ami, va, et tâche, par curiosité, de savoir celle que son cœur...

ROGER. Oui, oui... et comme nous sommes maintenant désintéressés dans la question... cela sera très-amusant!...

DUBOULOY. Oui, très-amusant!

ROGER. Au revoir, Dubouloy, au revoir.

Il sort.

SCÈNE VII.

DUBOULOY, *seul.*

Quelle chose étrange que la puissance d'un mot.... libre!... qu'y a-t-il de si extraordinaire dans l'assemblage de quelques lettres, que cela change ainsi la face des choses? c'est que véritablement je respire à cette heure avec une facilité qui m'étonne..... Ah!...

SCÈNE VIII.

DUBOULOY, LOUISE.

LOUISE. Tiens! c'est vous!

DUBOULOY. Mademoiselle...

LOUISE. Enchantée de vous voir, monsieur Dubouloy..... Ah! c'est bien aimable à vous d'être venu nous faire une petite visite...

DUBOULOY, *saluant.* Mademoiselle...

LOUISE. Asseyons-nous donc, je vous prie.

DUBOULOY. Avec grand plaisir.

LOUISE. Enfin, vous voilà donc!

DUBOULOY. Comment donc, mademoiselle! mais vous deviez bien vous douter qu'en apprenant votre présence inattendue à Madrid, je m'empresserais...

LOUISE. De partir pour la France..... Je connais vos habitudes, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Oui, je comprends, vous faites allusion .. mais les circonstances étant changées... (*A part.*) Elle ne répond rien... (*Haut.*) Les positions n'étant plus les mêmes... (*A part.*) Elle ne répond rien encore... (*Haut.*) Vous comprenez que je n'avais plus de motifs.... C'est un beau pays que l'Espagne, n'est-ce pas, mademoiselle?

LOUISE. Mais oui, du moins jusqu'ici il m'a paru charmant; des cavaliers pleins de galanterie, des femmes délicieuses.

DUBOULOY. Oh! les femmes, les femmes! voyez-vous, ne parlons pas des Espagnoles devant les Françaises... Moi, ce que je sais, c'est qu'il n'y a pas une Espagnole, fût-elle

de Séville ou de Cadix, fût-elle Navarraise ou Grenadine, qui puisse faire oublier nos ravissantes Françaises ; il n'y a que les Françaises, mademoiselle, il n'y a que les Françaises !

LOUISE. Mais je ne vous reconnais plus, monsieur Dubouloy ; vous êtes d'une galanterie...

DUBOULOY. Vous m'avez si peu vu... mais je l'espère maintenant, mademoiselle, nous nous verrons davantage, si vous restez à Madrid surtout. Restez-vous à Madrid?

LOUISE. Mais oui.... le roi a été très-bon pour nous.

DUBOULOY. Le roi... quel charmant cavalier, n'est-ce pas? C'est l'homme le plus élégant, le plus poli du royaume.

LOUISE. Et le plus galant, j'en suis certaine.

DUBOULOY. Ah ! il a été avec vous...

LOUISE. D'une galanterie charmante.

DUBOULOY. Il est ainsi près de toutes les jolies femmes... vous ne devez donc pas vous étonner, mademoiselle.

LOUISE. Ah ça, monsieur Dubouloy, je vous demande bien pardon, mais je remarque que depuis le commencement de notre conversation, vous commettez l'erreur de m'appeler mademoiselle.

DUBOULOY. Je commets l'erreur, dites-vous?

LOUISE. Sans doute..... est-ce que vous auriez oublié, par hasard...

DUBOULOY. Quoi?

LOUISE. Certaine nuit de la Bastille, pendant laquelle vous m'avez fait l'honneur de me prendre pour femme?

DUBOULOY. Et vous, mademoiselle, est-ce que vous auriez oublié certain bref arrivé de Rome?

LOUISE. Quel bref?

DUBOULOY. Le bref du pape.

LOUISE. Quel pape?

DUBOULOY. Eh bien ! mais... le pape... le saint-père... sa sainteté... Il n'y a qu'un pape, enfin...

LOUISE. Ah ! oui...

DUBOULOY. Allons donc!

LOUISE. Le bref qui casse le mariage de M. de Saint-Hérem et de mademoiselle de Mériau?

DUBOULOY. Oui.

LOUISE. Mais quel rapport?

DUBOULOY. Comment ! quel rapport !...

LOUISE. Sans doute; cela ne nous regarde pas, nous.

DUBOULOY. Comment! cela ne nous regarde pas?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. Nous ne sommes pas compris dans le même bref?

LOUISE. Non.

DUBOULOY. On n'a pas fait la même demande pour nous que pour eux?

LOUISE. Oh ! si fait...

DUBOULOY. Ah !... (*A part.*) Elle m'a fait des peurs !... (*Haut.*) Eh bien?

LOUISE. Eh bien ! le pape a répondu que ces ruptures-là étaient bonnes pour des gens de noblesse qui pouvaient avoir des causes graves... des motifs sérieux de briser une union mal assortie, soit comme position, soit comme caractère... mais que des causes pareilles, des motifs semblables n'existant pas pour nous autres gens de finances..... notre mariage...

DUBOULOY. Notre mariage....

LOUISE. Notre mariage était maintenu....

DUBOULOY. Notre mariage est maintenu !... (*Prenant son chapeau.*) Mademoiselle, vous comprenez que du moment que c'est à madame Dubouloy que j'ai l'honneur de parler.

LOUISE. Eh bien, monsieur?

DUBOULOY. Cela change entièrement notre position respective... Souffrez donc que je prenne congé de vous...

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENTS, ROGER.

ROGER, *entrant.* Eh bien, mon ami?

DUBOULOY. Sacrifié, mon cher, sacrifié comme toujours !...

ROGER. Ton mariage tient?

DUBOULOY. Oh ! mon Dieu, oui... Et toi, as-tu vu sa majesté?

ROGER. Oui.

DUBOULOY. Et as-tu quelque idée de celle...

ROGER. Mon cher Dubouloy, je crois que c'est fort heureux que madame de Saint-Hérem ne soit plus ma femme.

DUBOULOY. Eh bien, c'est au moins une consolation pour moi... Adieu, mon ami.... (*A Louise.*) Adieu, mademoiselle.

LOUISE. Madame...

DUBOULOY. Madame !...

LOUISE. Au revoir, monsieur...

Dubouloy sort.

SCÈNE X.

LOUISE, ROGER.

ROGER. Madame... de grâce... pourrais-je parler à madame de Saint-Hérem?

LOUISE. A mademoiselle de Mériau, voulez-vous dire.

ROGER. C'est vrai, j'oubliais...

LOUISE. Impossible en ce moment; elle est occupée.

ROGER, *à part.* Elle attend le roi!

LOUISE. Mais dites-moi ce que vous avez à lui faire savoir.

ROGER. Non... c'est à elle-même, à elle seule.

LOUISE. Alors, plus tard... ce soir... demain...

ROGER. C'est que d'ici à demain il peut arriver...

LOUISE. Quoi?

ROGER. Tel événement...

LOUISE. Que voulez-vous qui nous arrive, placées directement, comme nous le sommes, sous la protection de sa majesté?

ROGER. Eh bien, justement, ma chère madame Dubouloy, c'est cette protection qui m'inquiète.

LOUISE. De la jalousie, vicomte?

ROGER. De la jalousie!... moi!... et comment? Pourquoi serais-je jaloux?... Mais, vous le comprenez, je ne puis oublier qu'elle a porté mon nom!

LOUISE. Il est un peu tard pour vous en souvenir.

ROGER. Cependant, il me semble...

LOUISE. Vous vous inquiétez de ce qui peut arriver à une femme que vous avez quittée douze heures après être devenu son époux; que vous avez laissée à Paris sans appui, sans position, abandonnée à elle-même, et cela, monsieur, sans vous demander si ce mariage à la Bastille n'avait pas été prévu, préparé par une autre qu'elle?

ROGER. Par une autre qu'elle, achevez.

LOUISE. Ne se peut-il pas enfin qu'une autre que Charlotte ait tout dit, tout révélé à madame de Maintenon?

ROGER, *vivement*. C'est vous!

LOUISE. Hélas!... oui, moi même, monsieur, Charlotte ignorait tout, je vous le jure... elle ne se serait pas prêtée à ce projet... pauvre Charlotte!

ROGER. Mais convenez à votre tour que si j'ai eu des torts envers madame de Saint-Hérem, elle a bien pris sa revanche... A qui dois-je la confiscation de mes biens? A qui dois-je que la terre de France me soit interdite?

LOUISE. Mais tout cela vous est rendu, monsieur... Le duc d'Harcourt est chargé de vous le signifier aujourd'hui même. Oui... votre exil est radié! Le sequestre mis sur vos biens est anéanti... et à qui devez-vous tout cela?

ROGER. A qui je le dois?

LOUISE. A elle, monsieur, à elle.

ROGER, *étonné*. A Charlotte?

LOUISE. Oui, à Charlotte, ingrat que vous êtes!... à elle seule! Elle a été trouver le roi, et elle a supplié; et ce que personne n'eût obtenu de sa majesté, à force de démarches, de sollicitations, de prières, elle l'a obtenu.

ROGER, *avec ironie*. Ainsi que la rupture de notre mariage.

LOUISE. Parce que c'était le seul moyen de vous faire rendre vos biens, parce que c'était le seul moyen de vous rouvrir les portes de France, parce que la rupture de ce mariage enfin, tout en faisant son désespoir à elle, semblait devoir faire votre bonheur.

ROGER. Oh! si elle m'eût aimé véritablement, le sacrifice eût été au-dessus de ses forces.

LOUISE. Si elle vous eût aimé!... oui, je comprends. Il fallait à votre vanité un désespoir éternel, et madame de Saint-Hérem ensevelie sous la grille d'un cloître, ou sous la pierre d'une tombe, faisait bien mieux votre réputation d'homme à la mode que mademoiselle de Mérian, brillante, heureuse et consolée.... Rassurez-vous, monsieur.... Il s'en est fallu de bien peu que ce désir ne fût accompli; mais par bonheur, et grâce à son mentor, à qui il faut encore que vous vous en preniez de ce désappointement, oui, oui, grâce à moi, le contraire est arrivé.

ROGER. Vous comprenez, madame, que si ce que vous me dites-là est vrai, c'est une raison de plus pour que je désire lui parler sans retard. Plus vous me prouverez que j'ai des torts envers elle, plus vous m'inspirerez le désir de lui en demander promptement pardon.

LOUISE. Malheureusement, comme je vous l'ai dit, monsieur le vicomte, dans ce moment la chose est impossible.

ROGER. Impossible! Et pourquoi cela?

LOUISE. Parce que Charlotte attend quelqu'un.

Charlotte paraît.

ROGER. Mais je vous dis que c'est précisément cette personne qu'il ne faut pas qu'elle reçoive. Je vous dis que si elle la reçoit, elle est perdue.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, *s'avançant*. Perdue, monsieur, que voulez-vous dire?

ROGER. Ah! c'est vous, madame, enfin! Le hasard permet que je vous voie. (*A Louise.*) Ma chère madame Dubouloy, au nom du ciel! veillez à ce qu'on ne nous dérange pas. Il y va de son bonheur, du mien, du vôtre peut-être; allez, allez.

CHARLOTTE. Va, Louise.

Louise sort.

ROGER, *à Charlotte*. Oui, madame, oui, comme vous entriez, je le disais à votre amie; on veut vous perdre.

CHARLOTTE. Me perdre, moi?

ROGER. Il y a un complot contre vous, contre votre honneur.

CHARLOTTE. Contre mon honneur, un complot?

ROGER. Le roi va venir, n'est-ce pas?

CHARLOTTE. Ah! monsieur, qui a pu vous faire supposer...

ROGER. Le roi vous aime...

CHARLOTTE. Vous croyez?...

ROGER. Ne vous l'a-t-il pas dit à peu près hier au soir?

CHARLOTTE. Le roi Philippe V est petit-fils du roi Louis XIV; il est galant comme l'était son aïeul, et il ne faut pas prendre au sérieux les compliments que sa galanterie lui inspire.

ROGER. Et moi, je vous dis qu'il vous aime, madame, j'en suis sûr.

CHARLOTTE. Il m'a vue hier pour la première fois, et vous voulez...

ROGER. Non, non, madame, détrompez-vous; il vous connaît depuis longtemps, il vous avait remarquée à Saint-Cyr, et son départ seul l'a empêché à cette époque de s'occuper sérieusement de vous.

CHARLOTTE. Mais cet amour prétendu existât-il, monsieur, recommandée comme je le suis au roi d'Espagne par son aïeul et par madame de Maintenon...

ROGER. Et voilà justement ce qui vous trompe, madame; de là vient, le complot; là s'est tramée votre perte. Vous ignorez le contenu de la dépêche qu'on vous avait remise pour M. le duc d'Harcourt; vous ignorez la mission dont vous étiez chargée?

CHARLOTTE. C'est vrai. Je vous l'ai dit et je vous le répète.

ROGER. Eh bien, madame, je vais vous apprendre le contenu de cette lettre. Je vais vous dévoiler le but de cette mission : Vous êtes destinée à remplacer madame des Ursins dans le cœur de sa majesté Philippe V.

CHARLOTTE. Et vous croyez, monsieur, que de pareils soins, de si futiles combinaisons occupent le cabinet de Versailles? Oh! j'ai meilleure opinion de la politique de celui que ses ennemis mêmes appellent le grand roi!

ROGER. Mais, madame, qui vous dit que ces soins sont si infimes, que ces combinaisons sont si futiles? Qui vous dit qu'un grand but politique n'est point caché sous une intrigue d'amour? Enfin, qui vous dit qu'il ne s'agit pas d'arracher le roi à l'influence de l'Autriche?

CHARLOTTE. Ah! je vous remercie, au moins, monsieur, m'ayant inventé une mission semblable, de l'avoir ennoblie à ce point!

ROGER. Mais je ne l'ai point inventée..... mais je vous le dis... je vous le répète, c'est l'exacte, c'est la pure vérité; je la sais de source certaine...

CHARLOTTE. Au fait, les femmes ont joué un grand rôle dans le siècle qui vient de s'écouler; et plus d'une fois les puissances européennes se sont émues en apprenant qu'un roi avait changé de maîtresse.

ROGER. Oui. Mais, madame, songez-y... quels étaient les rôles de ces femmes?

CHARLOTTE. Les uns, grands pour l'orgueil; les autres, tristes pour le cœur; les autres, dangereux pour la vie... madame de Montespan, mademoiselle de la Vallière, Gabrielle d'Estrées...

ROGER. Vous oubliez madame d'Estampes, qui a failli perdre la France...

CHARLOTTE. Vous oubliez Agnès Sorel, qui l'a sauvée!

ROGER. Ainsi, madame, il paraît que vous n'êtes pas trop effrayée du rôle que madame de Maintenon vous a donné à apprendre, et que monsieur le duc d'Harcourt est chargé de vous faire répéter... Cela fait honneur à votre courage, car beaucoup de femmes à votre place s'en épouvanteraient.

CHARLOTTE. Je comprends, monsieur... il y a dans le monde des êtres privilégiés, qui ont des parents, une famille... des femmes heureuses, qui ont un mari qu'elles aiment et qui les aime, des enfants qui les appellent leur mère... des frères qui les appellent leur sœur... un père et une mère qui les appellent leur fille... A celles-là, monsieur, de grands devoirs sont imposés; à elles l'obligation de conserver intact un nom qu'elles doivent rendre pur... A celles-là la crainte de faire partager leur honte à ceux qui ont fait leur gloire! Mais il en est d'autres, vous l'oubliez, monsieur, à qui Dieu a pris leur famille, à qui un caprice a enlevé leur mari, qui n'ont plus ni le nom qu'elles ont reçu de leurs ancêtres, ni le nom qu'elles devaient transmettre à leurs fils! il est de malheureuses créatures, enfin, abandonnées, seules au monde, et ne devant compte à personne ni de leur vertu, ni de leur honte, ni de leur élévation, ni de leur abaissement : celles-là, monsieur, quand une nation jette les yeux sur elles, croyant par elles obtenir un grand résultat, celles-là doivent bénir le sort qu'on les ait jugées bonnes encore à quelque chose, et qu'on ne les ait pas oubliées dans la nuit de leur malheur, comme des êtres inutiles, inférieurs et méprisés.

ROGER. Ah! je comprends alors, madame, pourquoi ces vives sollicitations en ma faveur, pourquoi ces supplications de me rouvrir le chemin de la France, pourquoi cette hâte de briser une union qu'on avait eu tant d'empressement de former? Oui, tout cela s'explique maintenant à mon esprit; tout cela s'éclaircit à mes yeux. Mais faites-y attention, madame, il y a des gens qui ne souffriront jamais que la femme qu'ils ont aimée, que la femme qui a porté leur nom... Et tenez, tenez, moi, par exemple...

CHARLOTTE. Vous, monsieur?

ROGER. Moi, je vous le déclare..... tant que je vivrai, madame, tant que j'aurai une voix pour protester contre une pareille infamie... tant que j'aurai un bras pour porter une épée... je vous le déclare, mademoiselle de Mérian ne sera pas la maîtresse de Philippe V, dussé-je...

CHARLOTTE. Quoi!

ROGER. Dussé-je la tuer!..... J'ai dit, madame.

LE VALET, *annonçant*. Monsieur le comte de Mauléon!

CHARLOTTE, *au valet*. A l'instant! à l'instant!

ROGER. Le roi!... Vous m'avez dit qu'il ne devait pas venir!

CHARLOTTE. Je vous ai dit que je ne l'attendais pas.

ROGER. Vous m'avez dit qu'il n'était pas amoureux de vous.

CHARLOTTE. Je vous ai dit que rien ne me portait à le croire.

ROGER. C'est bien! nous verrons quelle cause l'amène.

CHARLOTTE. Vous savez, monsieur, qu'il est contre les règles de l'étiquette, qu'un étranger.

ROGER. C'est juste. J'oubliais encore que je n'ai plus le droit... Je me retire donc, madame; mais vous êtes prévenue... je veille sur vous... je ne vous perds pas des yeux... songez-y bien!... et si vous ne m'aimez plus, du moins, comme je ne veux pas de sentiments intermédiaires, j'aurai soin que vous me haïssiez! Adieu! madame, adieu!

Il sort.

CHARLOTTE *seule*. Il m'aime! il m'aime! oh! mon Dieu! mon Dieu! que je suis heureuse!

SCÈNE XII.

LE ROI, CHARLOTTE.

LE ROI. Vous avez eu la bonté de permettre au comte de Mauléon de se présenter chez vous, madame; et vous voyez qu'il profite avec reconnaissance, et surtout avec empressement, de la permission.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. On a véritablement raison de dire que les nuits sont les jours des femmes..... Vous nous avez fait l'honneur de passer la nuit presque entière à notre petite fête, et je vous retrouve après cette nuit sans sommeil, plus fraîche, plus ravissante que jamais.

CHARLOTTE. Ah! c'est que le bonheur est un fard magique... et que rien n'éclaire le visage comme un cœur joyeux.

LE ROI. Vous êtes donc heureuse, madame?

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, bien heureuse.

LE ROI. C'est un miracle tout nouveau à la cour d'Espagne, madame, que cette joie et que cette gaieté... Ne la perdez pas, madame, car elle vous va à ravir, et je ne vous ai jamais vue si belle...

CHARLOTTE. Votre majesté n'a pas eu le temps de faire de longues études sur les variations de mon visage; car, si je ne me trompe, j'ai eu l'honneur de lui être présentée hier pour la première fois.

LE ROI. Oui, vous m'avez été présentée hier pour la première fois, c'est vrai; mais, moi, je vous connaissais depuis longtemps, madame.

CHARLOTTE. Vous me connaissiez, sire?

LE ROI. Des yeux et du cœur seulement, c'est vrai; je vous avais remarquée à Saint-Cyr, pendant les représentations d'*Esther*.

CHARLOTTE. Ainsi, au bal, hier...

LE ROI. Oui, quand vous vous croyiez inconnue, et que, dans la confiance de votre incognito, vous vous livriez à tout l'abandon de votre esprit, à toute la richesse de votre imagination, sous votre masque, je suivais toutes les expressions de votre visage, tous les mouvements de votre physionomie; vous pensiez que votre parole seule arrivait jusqu'à moi. Détrompez-vous, madame, à travers le velours devenu inutile, je vous voyais comme je vous vois à présent.

CHARLOTTE. Mais savez-vous, sire, que c'est une véritable trahison?

LE ROI. Que voulez-vous! nous autres pauvres rois, il faut bien que nous prenions l'habitude de lire sous les masques tout ce qui nous approche, nous trompe, ou cherche à nous tromper; et quand à travers le masque, nous sommes arrivés à lire sur le visage, reste encore le visage qui nous empêche de lire dans le cœur.

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais il me semble...

LE ROI. Ah! puisque vous êtes si heureuse, madame, laissez-moi me plaindre de mon malheur. Puisque vous êtes si joyeuse, laissez-moi vous dire un peu ma tristesse.

CHARLOTTE. Vous triste, vous malheureux, sire?

LE ROI. N'est-ce pas le comble du malheur pour un jeune prince à l'esprit aventureux, au cœur aimant, à l'âme ardente, d'être enfermé sans cesse dans le cercle étroit et glacé de la politique, d'être entouré de vieux conseillers aux cœurs éteints, qui combattent, compriment, étouffent tout ce qu'il y a de jeune dans son âme; de n'avoir jamais un espoir qui puisse devenir une volonté; de s'entendre répondre à chaque désir qu'on exprime : Sire, la France veut, ou, Sire, l'Autriche ne veut pas! Voilà pourtant où j'en suis, avec cette ombre de puissance qu'on m'a faite. Oh! croyez-moi, madame, il n'y a qu'une royauté réelle, incontestable, despotique, une royauté de droit

divin, c'est celle de la beauté, de la grâce et de l'esprit. Cette royauté, madame, c'est la vôtre. (*Lui prenant la main.*) Permettez donc que votre plus humble sujet vous rende hommage et se déclare à tout jamais votre féal et fidèle serviteur.

CHARLOTTE. Sire...

LE ROI. Aussi, jugez de mon bonheur, madame, lorsque je vous ai vue, m'apportant sur cette terre d'Espagne, où je suis exilé, un reflet de ma jeunesse passée, un parfum de ma patrie perdue. J'ai couru à vous, comme un voyageur égaré court à la lumière. Cette lumière, c'était une flamme ardente, et cette flamme m'a atteint, m'a saisi, m'a dévoré. — Je vous aime, madame!

CHARLOTTE, *à part.* Ciel!

LE ROI. Je vous aime. . Oh! lorsqu'une telle parole est sortie de la bouche, après avoir été si longtemps renfermée dans le cœur, il faut qu'elle soit entendue, il faut qu'on y réponde. Eh! madame, qu'y a-t-il donc de si effrayant dans ces trois mots?

CHARLOTTE. Il y a d'effrayant, sire, que je ne puis y répondre sans crime... Sire, je suis mariée...

LE ROI. Oui, mais votre mari est absent, éloigné, à l'autre bout du monde.

CHARLOTTE. Mon mari est ici, à cette cour, près de vous.

LE ROI. Votre mari ici, à cette cour?

CHARLOTTE. C'est votre favori, votre ami le plus dévoué!

LE ROI. Saint-Hérem?

CHARLOTTE. Oui, sire.

LE ROI. Vous seriez la femme de Saint-Hérem... cette jeune fille qu'il a enlevée à Saint-Cyr... puis abandonnée?

CHARLOTTE. Hélas!...

LE ROI. Mais puisqu'il vous a si indignement traitée, c'est qu'il ne vous aime pas!

CHARLOTTE. Détrompez-vous, sire, il m'aime; l'orgueil seul l'avait éloigné de moi, la jalousie l'en a rapproché, et tout à l'heure, cette joie, ce bonheur que votre majesté lisait sur mon visage... eh bien, ce bonheur, cette joie, me venaient de la certitude d'être aimée.

LE ROI. Ah! je serai donc trompé par tout ce qui m'entoure, trahi par tout ce qui m'approche! il n'y aura donc pas un bonheur qui devienne une réalité, pas une félicité qui ne s'évanouisse comme une ombre! Mais faites-y attention, madame, que Saint-Hérem y réfléchisse... Peut-être réclamerai-je mes droits et mes prérogatives... peut-être me souviendrai-je enfin que cette royauté qu'on m'a imposée comme un éternel fardeau, me donne au moins le droit quand je désire, de dire: Je veux!

CHARLOTTE. Oh! sire! sire! écoutez-moi donc. Vous n'avez été trahi, vous n'avez été trompé par personne. C'est madame de Maintenon qui, me voyant si malheureuse, si désespérée, m'a fait partir pour Madrid en me recommandant à monsieur le duc d'Harcourt. Pour que son projet réussît, le secret le plus profond devait être gardé. Jugez donc ce qu'elle dirait, si elle allait apprendre que j'ai eu le malheur de vous plaire; elle dirait que c'est moi qui par ma coquetterie...

LE ROI. Oh! tenez, ne me parlez pas de madame de Maintenon... Elle a déjà assez tourmenté le duc d'Anjou, sans qu'elle poursuive encore Philippe V. A Versailles, son despotisme me pesait; à Madrid, il m'est insupportable. Et, grâce au ciel! à Madrid, je puis le secouer. Oui, madame, oui. On m'a mis un sceptre à la main, dût-il me sécher le bras! on m'a mis une couronne sur la tête, dût-elle me brûler le front! on m'a fait roi, enfin, roi malgré moi. Eh bien, puisque je le suis, je veux l'être... je le serai!

CHARLOTTE. Mais monsieur de Saint-Hérem.

LE ROI. Oui, jaloux... n'est-ce pas!.... Eh bien, moi aussi je suis jaloux.

CHARLOTTE. O mon Dieu, mon Dieu!

LE ROI. Qu'il prenne garde!

LOUISE, *entrant.* Charlotte... Pardon, sire... Charlotte, monsieur de Saint-Hérem est là dans l'antichambre; il veut entrer, il insiste, il menace.

CHARLOTTE. *à part.* S'ils se rencontrent, il est perdu!

LE ROI. Monsieur de Saint-Hérem veut entrer quand le roi...

CHARLOTTE. Sire, je suis chez moi. C'est donc à moi de faire respecter ma maison et les personnes qui s'y trouvent.

LE ROI. Mais...

CHARLOTTE, *à un valet qui paraît au fond.* Dites à monsieur de Saint-Hérem qu'il n'est pas mon mari, que je ne veux pas le recevoir, que je ne le connais pas.

LE ROI. Oh! madame, que de reconnaissance!... que je suis heureux!...

CHARLOTTE. Oui, mais, sire, sire, au nom du ciel, retirez-vous!

LE ROI. Je vous reverrai?...

CHARLOTTE. Sans doute; n'êtes-vous pas le maître?... Mais en ce moment, je vous en supplie... Non pas par ici, vous le rencontreriez. Louise, Louise, conduis sa majesté.

LOUISE. Venez, sire!

LE ROI. A ce soir?...

CHARLOTTE. Oh! oui, oui, sans doute, à ce soir.

Le Roi sort par le côté et précédé de Louise.

CHARLOTTE, *seule.* Oh! mon Dieu!... que va-t-il advenir de moi!

Elle tombe sur un fauteuil.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

Digitized by Google

ACTE CINQUIÈME.

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHARLOTTE, *en scène, assise, se levant, écoutant et allant à la porte.*

Ce n'est pas elle encore; peut-être aurais-je dû y aller moi-même... Oui, mais je pouvais être suivie... le roi pouvait se douter... tandis qu'il est tout simple que Louise aille chez son mari... Ah! mon Dieu! pourvu que Roger croie à ce qu'elle lui dira... pourvu qu'il revienne, pourvu que cette nuit même nous puissions.... Ah!.... cette fois, c'est elle!... C'est toi! viens, viens, Louise.

SCÈNE II.

CHARLOTTE, LOUISE.

LOUISE, *entrant.* Ma chère, nous n'avons pas de bonheur.

CHARLOTTE. Comment?

LOUISE. Il n'est pas chez lui.

CHARLOTTE. Où est-il?

LOUISE. On n'en sait rien.

CHARLOTTE. Il n'a pas dit à quelle heure il rentrerait?

LOUISE. Il n'est pas reparu depuis ce matin.

CHARLOTTE. Mais monsieur Dubouloy?

LOUISE. Absent aussi.

CHARLOTTE. Es-tu montée dans son appartement? as-tu laissé une lettre?

LOUISE. Je m'en suis bien gardée.

CHARLOTTE. Pourquoi cela?

LOUISE. Il y avait chez lui un officier du roi.

CHARLOTTE. Un officier du roi! qu'y fait-il?

LOUISE. Il attend qu'il rentre.

CHARLOTTE. Que penser de cela?

LOUISE. Ma chère, j'ai bien peur que par ses emportements de tantôt monsieur de Saint-Hérem n'ait blessé sa majesté...

CHARLOTTE. Et que cet officier ne soit là pour...

LOUISE. C'est probable.

CHARLOTTE. O mon Dieu! voilà ce que je craignais; voilà ce qui devait arriver... Que faire?

LOUISE. Que faire? c'est facile à dire.

CHARLOTTE. Ecoute; c'est toi qui as tout conduit jusqu'ici, toujours en répondant de tout, en me promettant une heureuse issue, dont moi j'ai douté toujours. Louise, nous voici arrivées au point que j'avais prévu, au moment que je craignais... Ne m'abandonne pas, je deviendrais folle!

LOUISE. Veux-tu que j'y retourne? veux-tu que je l'attende?

CHARLOTTE. Non. Le roi, d'un moment à l'autre, peut venir ici; je ne veux pas être seule.

LOUISE. Mais lui-même, ton mari, reviendra peut-être...

CHARLOTTE. Oui; mais s'il revient sans être prévenu, s'il trouve le roi ici!.. Violent comme il l'est, se croyant trahi, il n'y aura plus ni dignité, ni rang, ni respect qui le retienne, il fera un éclat, du scandale.

LOUISE. Tu crois?

CHARLOTTE. Ah! le malheureux se perdra, j'en suis sûre.

LOUISE. Eh bien! envoyons quelqu'un, un domestique qui attendra Comtois, son valet de chambre.

CHARLOTTE. Il n'y était donc pas non plus, Comtois?

LOUISE. Personne, je te dis; ni Comtois, ni monsieur Dubouloy, ni Roger.

CHARLOTTE. Mais on ne peut confier à un domestique...

LOUISE. Ecris, donne une lettre, et recommande expressément de ne la remettre qu'au valet de chambre, ou à l'un ou l'autre de ces deux messieurs.

CHARLOTTE. Oui; mais je ne veux pas écrire ici, de peur d'être surprise... Je rentre chez moi, je m'enferme. Dans dix minutes, viens prendre ma lettre... Si le roi était ici par hasard, je n'aurais qu'à te la remettre; tu saurais ce que cela veut dire.

LOUISE. Bien.

CHARLOTTE. Ah! ma pauvre Louise, mon Dieu! qui pouvait se douter de tout cela?

LOUISE. Eh bien! que fais-tu? c'est ma mante que tu prends!

CHARLOTTE. Que veux-tu? j'ai la tête perdue, moi!

Charlotte sort.

SCENE III.

LOUISE.

Oui, elle a bien raison de dire : Qui est-ce qui pouvait se douter de tout cela? Un roi qu'on croit amoureux de madame des Ursins, et qui s'enflamme comme un volcan pour une autre.... Elle est charmante, Charlotte, de rejeter tout cela sur moi, et de me dire qu'il faut que je la tire de là... Voyons, si...

UN VALET. Monsieur Dubouloy.

LOUISE. Monsieur Dubouloy?

Digitized by Google

LE VALET. Oui, madame.

LOUISE. Faites entrer. (*Le valet sort.*) Eh bien, voilà ce que nous cherchions! Je ne sais pas, moi, pourquoi on doute toujours de la Providence.

SCÈNE IV.

LOUISE, M. DUBOULOY.

DUBOULOY. Permettez, madame, que malgré l'interdit lancé contre nous...

LOUISE. Vous êtes seul?

DUBOULOY. Parfaitement seul.

LOUISE. Monsieur de Saint-Hérem?...

DUBOULOY. Je venais vous parler pour lui.

LOUISE. Vous venez de sa part?

DUBOULOY. Non, de la mienne.

LOUISE. Où est-il?

DUBOULOY. Je n'en sais rien.

LOUISE. Que fait-il?

DUBOULOY. Si vous pouviez me le dire, vous m'obligeriez beaucoup.

LOUISE. Tenez, monsieur Dubouloy, voyons, nous n'avons pas de temps à perdre, entendons-nous.

DUBOULOY. Je ne demande pas mieux.

LOUISE. Parlez, que veniez-vous faire ici?

DUBOULOY. Je venais conjurer madame de Saint-Hérem de montrer un peu moins de cruauté envers mon malheureux ami, qui est rentré presque fou.

LOUISE. Vous l'avez donc revu depuis sa visite ici?

DUBOULOY. Un instant; mais cet instant m'a suffi pour tout apprendre. Il paraît que la porte lui a été refusée.

LOUISE. Le roi était là, et madame de Saint-Hérem a craint...

DUBOULOY. Justement, et voilà ce qui l'a exaspéré!

LOUISE. Ah! mon Dieu! mais il est donc?..

DUBOULOY. Il est furieux.

LOUISE. Et vous n'avez pu le calmer?

DUBOULOY. Merci! aux premiers mots que je lui ai dits, il m'a envoyé très-loin... puis il a pris ses pistolets.

LOUISE. Ses pistolets! mon Dieu!...

DUBOULOY. Et il est sorti comme un désespéré.

LOUISE. Mais il fallait le suivre.

DUBOULOY. Je l'ai voulu.

LOUISE. Eh bien!

DUBOULOY. Il s'y est opposé.

LOUISE. Et il ne vous a rien dit en partant?

DUBOULOY. Il m'a dit de me tenir prêt pour ce soir.

LOUISE. A quoi?

DUBOULOY. C'est ce que je lui ai demandé, il m'a répondu à tout.

LOUISE. O mon Dieu! monsieur Dubouloy! mon cher monsieur Dubouloy!....

DUBOULOY. Madame...

LOUISE. Il faut que vous retrouviez monsieur de Saint Hérem.

DUBOULOY. C'est inutile, si je ne lui porte pas l'autorisation que, de mon propre mouvement, et pour éviter les plus grands malheurs, je venais solliciter.

LOUISE. Mais justement, cette autorisation lui est accordée. Dites-lui qu'il peut revenir, qu'il revienne, qu'on l'attend.

DUBOULOY. Comment?

LOUISE. Oui, oui, toutes les portes lui sont ouvertes.

DUBOULOY. Vraiment?

LOUISE. Comme à vous, monsieur Dubouloy.

DUBOULOY. Merci pour lui, madame; merci. Alors, si je le rencontre...

LOUISE. Ramenez-le de gré ou de force.

DUBOULOY. On vous le ramènera.

LOUISE. Alors, vous répondez de tout?

DUBOULOY. Permettez...

LOUISE. Pardon, j'en use sans façons avec vous; mais je cours annoncer à Charlotte que je vous ai vu, et que vous allez vous mettre en quête de monsieur de Saint-Hérem.

Elle sort en courant.

SCÈNE V.

DUBOULOY, *seul, puis* ROGER.

DUBOULOY. Un instant, un instant, je réponds de tout. Je n'ai pas dit un mot de cela, moi.... J'ai dit que je le rattraperais probablement, et que je le ramènerais peut-être. Et encore, le ramener... il faudrait pour cela retourner à l'hôtel; et cet officier qui l'attend de la part du roi... tout cela m'inquiète. (*On soulève la jalousie.*) — Qu'est-ce que c'est que cela?

ROGER. Dubouloy!

DUBOULOY. Ah! mon ami, c'est toi, toi ici?

ROGER. Oui. Sommes-nous seuls?

DUBOULOY. Tout à fait seuls.

ROGER. Ces dames...

DUBOULOY. Là-bas, dans l'autre appartement.

ROGER. Bien. Le moment est venu où j'ai besoin de toi, il faut que tu m'aides.

DUBOULOY. Mais attends donc que je te dise...

ROGER. Silence! je n'ai qu'un instant. Elles peuvent revenir, et si l'une ou l'autre m'apercevait, tout serait perdu!

DUBOULOY. Mais au contraire, tout serait.

ROGER. Tais-toi, il y a une voiture attelée dans la ruelle, derrière le jardin; les murs sont bas, j'ai sauté par dessus. Ce soir j'enlève Charlotte.

DUBOULOY. Inutile d'enlever, mon ami, inutile.

ROGER. Comment cela.

DUBOULOY. Mais on se repent, on ne demande pas mieux que de te recevoir..... on t'ouvre les portes; entre et prends un fauteuil, tu es ici comme chez toi.

ROGER. Se pourrait-il?

DUBOULOY. Oui, mon cher.

ROGER. Chut! Quel est ce bruit?

DUBOULOY, *regardant par une fenêtre.* Une voiture.. le roi en descend.

ROGER. Le roi!... et tu m'as dit qu'on se repentait... que je pouvais rester... on s'est donc imaginé que je jouerais le rôle de mari complaisant!.... eh bien, oui, je reste... Et c'est toi qui prépares tout!

DUBOULOY. Ainsi?...

ROGER. Ainsi mon projet subsiste... A minuit entre dans le jardin; tu frappes trois coups dans les mains, et nous enlevons.

DUBOULOY. Pardon, mon ami; tu enlèves, toi, mais entendons-nous bien auparavant... Je ne consens à t'aider à enlever qu'à la condition que je n'enlève pas, moi. C'est à prendre ou à laisser.

ROGER. Bien, bien.

DUBOULOY. Voici le roi.

ROGER. Où me cacher... Ah! ce cabinet... A merveille, je ne perdrai pas un mot de tout ce qui se dira...

LE VALET, *annonçant.* Monsieur le comte de Maoléon.

DUBOULOY. Mais va donc, malheureux!

Saint-Hérem entre dans le cabinet, Dubouloy revient sur le devant de la scène.

SCÈNE VI.

DUBOULOY, LE ROI, LE VALET.

LE VALET. Je vais prévenir ces dames que monsieur le comte...

LE ROI. Très-bien, très-bien; d'ailleurs vous me laissez une excellente compagnie.

DUBOULOY. Sire, votre majesté est véritablement trop bonne.

LE ROI. Non, d'honneur; je suis enchanté de vous rencontrer, monsieur Dubouloy; je voulais envoyer chez vous.

DUBOULOY. Chez moi! (*A part.*) Diable!

LE ROI. Comme chez Saint-Hérem, votre ami...

DUBOULOY. Mon ami? Oh! oh! depuis quelques jours nous sommes en froid..... nous nous voyons beaucoup moins.

LE ROI. Oui. J'avais aussi une nouvelle à vous annoncer.... mais j'ai réfléchi.... c'est une autre personne qui se chargera de vous l'apporter...

DUBOULOY, *à part.* C'est cela, en rentrant chez moi, je trouverai aussi quelque officier, ou plutôt, comme on ne se gêne pas avec moi, un simple sergent!...

LE ROI. Vous disiez?

DUBOULOY. Rien, sire; je disais que j'étais on ne peut plus reconnaissant. (*A part.*) Saint-Hérem a raison, il n'y a qu'une prompte fuite.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Oh! sire, j'espère que votre majesté m'excusera...

LE ROI. Comment donc! mais j'ai trouvé monsieur Dubouloy qui m'a fait à merveille les honneurs de la maison... Je vous félicite, madame, il me paraît qu'un heureux rapprochement...

LOUISE. Plaît-il, sire?

DUBOULOY. Sire, avec le congé de votre majesté...

LE ROI. Faites, monsieur, faites.

LOUISE. Monsieur...

DUBOULOY, *sortant.* Madame...

SCÈNE VIII.

LOUISE, LE ROI.

LE ROI. Mais il me semble que c'est un traité de paix plus difficile à conclure que celui des Pyrénées?

LOUISE. Oh! ne m'en parlez pas, sire, c'est de l'aversion...

LE ROI. Que je me suis chargé déjà de changer en reconnaissance... Tenez, madame.

LOUISE. Qu'est-ce que cela?

LE ROI. Vous le verrez en allant dire à madame de Saint-Hérem que je l'attends.

LOUISE. La voilà, sire.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, CHARLOTTE.

CHARLOTTE. Votre majesté me pardonnera si j'ai tardé...

LE ROI. Comment donc, madame! vous savez bien que ce n'est point le roi qui vient chez vous.. mais le plus dévoué et le plus obéissant de vos serviteurs.

CHARLOTTE. Vous permettez que je dise un mot à Louise?

LE ROI. Oh! faites, madame.

CHARLOTTE, *bas.* Voilà la lettre

LOUISE, *bas aussi.* Mais, puisque j'ai vu monsieur Dubouloy.

CHARLOTTE. N'importe, deux personnes ont plus de chance de le rencontrer qu'une seule, va...

LOUISE. Mais tu m'avais dit que si le roi...

CHARLOTTE. Maintenant je ne le crains plus, va. Louise sort.

LE ROI, *à part.* Elle la renvoie! très-bien!

SCÈNE X.

CHARLOTTE, LE ROI.

LE ROI. Ah! madame, vous allez au-devant de mes vœux. Si vous saviez combien j'ai désiré ce moment où je me trouve enfin seul avec vous... combien je l'ai attendu avec impatience!

CHARLOTTE. Pardon, sire, mais vous vous méprenez...

LE ROI. Eh bien! laissez-moi ma méprise si c'en est une, puisque cette méprise fait mon bonheur... si vous ne m'aimez pas, laissez-moi croire que vous m'aimez... si je me trompe, éclairez-moi le plus tard possible... en attendant, mes jours d'erreur auront été les jours de joie... Oui, madame, oh! ne vous y trompez pas... ce n'est pas un sentiment passager, ce n'est pas un caprice d'un instant que vous avez éveillé dans mon cœur, non, c'est un amour profond, durable, éternel... je le sens là... Oh! tenez, je vous aime pour la vie.

CHARLOTTE. Sire!

LE ROI. Oui, pour la vie... personne ne partagera mon amour, comme personne ne partagera votre puissance, et tandis que seul je supporterai le poids du sceptre et de la couronne... ce sera vous qui commanderez, ce sera vous qui serez la seule, la véritable reine!

CHARLOTTE. Oui, sire, oui, je conçois qu'il y ait des femmes pour lesquelles un pareil avenir soit une séduction...

LE ROI. Eh bien! dites un mot, madame, et cet avenir c'est le vôtre.

CHARLOTTE. Mais ce mot, sire, en supposant qu'il soit dans mon cœur, un obstacle puissant l'empêchera toujours de s'échapper de mes lèvres.

LE ROI. Cet obstacle, quel est-il? Parlez, et s'il est au pouvoir d'un homme de le combattre, s'il est dans la puissance d'un roi de le vaincre...

CHARLOTTE. Vous ne devinez pas, sire, que toute libre que je suis, la présence de certaine personne à Madrid serait pour moi un reproche...

LE ROI. Je suis heureux, madame, d'avoir été en quelque sorte au-devant de vos désirs... Un de mes officiers attend Saint-Hérem chez lui et doit me l'amener dès qu'il rentrera. Saint-Hérem partira...

CHARLOTTE. Un exil!

LE ROI. Oh! non, rassurez-vous, madame... Une mission... Saint-Hérem quittera Madrid, mais en faisant envie au plus ambitieux de mes courtisans.

CHARLOTTE. Et votre majesté l'envoie....

LE ROI. A Séville, à Cadix, à Barcelone... Peu importe, pourvu qu'il parte, n'est-ce pas?

CHARLOTTE. Oh! sire, hors d'Espagne.

LE ROI. Hors d'Espagne!.. Oh! que cette impatience me rend heureux, madame.... Mais croyez que je la partage, croyez que je la ressens plus vivement que vous encore, puisque je ne puis espérer m'entendre dire que je suis aimé, que du moment où il sera parti.... oh! il partira ce soir, ce soir, pour la Hollande.

CHARLOTTE. Mais, sans doute, il faut une décision du conseil, la signature d'un ministre?

LE ROI, *regardant autour de lui.* Il faut, madame..... il faut une plume, du papier, voilà tout.

CHARLOTTE, *lui montrant une table.* Sire!

LE ROI, *écrivant.* Oh! Dieu, merci madame, il n'en est pas de nous comme de ces pauvres rois d'Angleterre, obligés de tout soumettre à leur parlement, et dont les ordres sont impuissants s'ils ne sont contresignés d'un secrétaire d'Etat. Oh! non! madame! non! devant ce papier toutes les portes s'ouvriront, et quiconque le lira, ne le lira que le chapeau à la main, car il est signé du roi.

CHARLOTTE. Maintenant, donnez-moi cet ordre, sire.

LE ROI. Pourquoi cet ordre à vous?

CHARLOTTE. Vous ne comprenez pas. Monsieur de Saint-Hérem peut se présenter de nouveau chez moi; il peut, comme ce matin, essayer de forcer la porte. Cet ordre contient pour lui l'injonction de partir à l'instant même?

LE ROI. A l'instant.

CHARLOTTE. Je le lui fais remettre par Louise, par monsieur Dubouloy, par quelqu'un; et devant cet ordre, il faut qu'il se courbe, qu'il s'humilie, il faut qu'il parte à l'instant même, sous peine de désobéir au roi; et alors, s'il désobéit, votre majesté aura un motif d'employer la force pour me protéger.

LE ROI. Oh! madame, il est donc vrai qu vous m'aimez... il est donc vrai...

CHARLOTTE. Sire, je vous le répète, tant que monsieur de Saint-Hérem sera en Espagne, je n'ai rien dit, je ne puis rien dire... il n faudrait pas croire à ce que je dirais...

LE ROI. Oui. Mais dès qu'il se sera éloigné, dès qu'il aura quitté Madrid?...

CHARLOTTE. Vous saurez, sire, quels étaient mes véritables sentiments, et j'espère que vous ne m'en estimerez pas moins pour les avoir si longtemps renfermés dans mon cœur. (*Saluant.*) Maintenant votre majesté permet...

LE ROI. Vous me quittez?

CHARLOTTE. Monsieur de Saint-Hérem est toujours en Espagne, sire.

Elle rentre. Au même moment Saint-Herem reparaît.

LE ROI. Ah! je suis le plus heureux des hommes!

ROGER, *à part*. A nous deux, maintenant.

LE ROI, *se retournant*. Saint-Hérem!

SCÈNE XI.

LE ROI, ROGER.

ROGER. Oui, sire, lui-même.

LE ROI, *à part*. Elle avait raison; car il s'est bien hâté de revenir (*Haut.*) Vous venez à propos, monsieur, j'allais vous faire chercher.

ROGER. Je suis heureux que le hasard épargne à votre majesté une si grande peine. Me voici, sire. Parlez, j'écoute. Que désirez-vous de moi?

LE ROI. Vous m'avez plus d'une fois exprimé le regret de ne m'être agréable que comme compagnon de plaisir... un roi n'est pas toujours maître de sa volonté... il me fallait une occasion, une circonstance... Cette mission que vous sollicitiez hier encore, je vous l'accorde maintenant.

ROGER. Maintenant, sire, il est trop tard.

LE ROI. Trop tard?

ROGER. Oui, et je la refuse.

LE ROI. Comment! quand vous-même, hier, au bal....

ROGER. C'est que j'ai pénétré certain secret qui pour le moment, sire, me force de rester à Madrid.

LE ROI. Et ce secret, quel est-il? peut-on le savoir?

ROGER. Oh! parfaitement, sire.

LE ROI. Dites-le donc, monsieur.

ROGER. C'est qu'un grand seigneur... un très-grand seigneur de la cour du roi Philippe V aime la même femme que moi. Vous voyez que j'aurais fait un mauvais diplomate, puisque je joue à jeu découvert.

LE ROI. Et la femme aimée par ce grand seigneur, quelle est-elle?

ROGER. Celle qui fut la mienne, sire.

LE ROI. Et que vous avez si cruellement abandonnée, monsieur. Ce grand seigneur, vous le voyez bien, ne fait donc que réparer votre injustice.

ROGER. C'est un soin dont je me charge moi-même; c'est plus que cela, sire, c'est un droit que je réclame et que je saurai défendre, fût ce même...

LE ROI. Achevez...

ROGER. Même contre vous, sire.

LE ROI. Monsieur, savez-vous que vous manquez au respect que vous devez à votre roi?

ROGER. Sire, je suis né en France, et je ne reconnais d'autre maître que sa majesté le roi Louis XIV.

LE ROI. Mais vous êtes en Espagne, monsieur, vous êtes à Madrid, dans mon royaume, ne l'oubliez pas.

ROGER. Alors, sire, je suis votre hôte, et c'est vous qui, en abusant de votre pouvoir, manquez à l'hospitalité que vous m'avez offerte.

LE ROI. Sortez, monsieur, sortez!

ROGER. Sire! votre aïeul Henri IV aurait dit: *Sortons*.

LE ROI. C'est bien, monsieur! Dans un quart d'heure vous aurez quitté Madrid, et dans trois jours l'Espagne.

ROGER. Et si je refuse d'obéir à cet ordre?

LE ROI. Dans vingt minutes vous serez conduit à la forteresse.

Il sort.

ROGER. Eh bien! votre majesté saura où me faire arrêter, alors; je reste ici; j'attends.

SCENE XII.

ROGER, *puis* CHARLOTTE.

ROGER. Oui, oui, ici, sous ses yeux; nous verrons jusqu'où elle poussera l'indifférence! nous verrons... (*Charlotte paraît.*) Ah! venez, madame, venez.

CHARLOTTE. Ah! monsieur, vous voilà, enfin!

ROGER. Oui, me voilà; mais soyez heureuse. Je ne vous lasserai plus de mes instances, je ne vous fatiguerai plus de mes poursuites: vous allez être débarrassée de moi.

CHARLOTTE. Débarrassée de vous... Oh! mais attendez donc avant de m'accuser...

ROGER. Oh! madame, votre esprit a mesuré d'un coup toutes les difficultés. Le mariage vous liait, brisé; le mari vous importunait, chassé... La même ville, le même royaume ne pouvaient voir votre élévation et sa honte... Exilé!...

CHARLOTTE. Mais non, ce n'est point un exil, c'est une mission.

ROGER. Que j'ai refusée, madame.

CHARLOTTE. Malheureux!

ROGER. Oh! mais attendez.... ce n'est pas tout. Alors, le roi a insisté, et moi, j'ai provoqué, j'ai insulté le roi!

CHARLOTTE. Provoqué, insulté le roi! Alors, monsieur, sans perdre un instant, une minute, une seconde, il faut partir.

ROGER. Fuir! quitter Madrid..... Vous quitter?

CHARLOTTE. Non; mais fuir ensemble.

ROGER. Que dites-vous?...

CHARLOTTE. Je dis que c'est moi, monsieur, qui, pour mettre vos jours à l'abri, ai sollicité cette mission du roi; je dis que vous, une fois hors d'Espagne, nulle puissance humaine ne m'eût retenue et que j'eusse été

Digitized by Google

vous rejoindre, fût-ce au bout du monde ! Je dis que cette rupture était une feinte, ce bref de Rome un mensonge, mon indifférence un calcul. Je suis toujours votre femme, je vous aime, je n'ai jamais aimé, je n'aimerai jamais que vous, et comme le devoir d'une femme qui aime son mari est de le suivre partout, même en exil, je suis prête à vous suivre. Prenez-moi donc, monsieur, et emmenez-moi où vous voudrez. Me voilà, monsieur, me voilà !

ROGER. Oh ! laissez-moi vous demander pardon à genoux !... Maintenant, vienne le roi, je l'attends, je le brave, je suis aimé ! je suis aimé !...

CHARLOTTE. Oh ! j'espère qu'il pardonnera. Une plus longue dissimulation m'était impossible. Je lui ai écrit, je lui ai tout avoué ; j'ai fait un appel à son cœur, à sa générosité. Comme il sortait d'ici, ma lettre lui a été remise....

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DUBOULOY.

DUBOULOY, *entrant par la fenêtre.* Eh bien ! mon ami, tu es donc sourd ? depuis une heure je fais le signal convenu, et tu ne réponds pas.

ROGER. Oh ! Dubouloy ! elle m'aime !.... elle m'aime !... elle m'a toujours aimé !

DUBOULOY. Alors il paraît que l'enlèvement se fera sans difficulté.

CHARLOTTE. Comment ?

ROGER. Oui, j'avais pénétré ici dans l'intention de vous enlever. Une voiture est là dans la ruelle.

CHARLOTTE. Alors, alors partons...

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, LOUISE.

LOUISE. Charlotte ! Charlotte ! oh ! mon Dieu !

CHARLOTTE. Qu'as-tu ?

LOUISE. Des alguazils, des soldats, toutes les issues gardées...

CHARLOTTE. Que faire ?... Fuyons !

DUBOULOY, *indiquant la fenêtre.* Par ici....

ROGER. Il n'est plus temps !

SCENE XV.

LES MÊMES, UN OFFICIER, SOLDATS.

L'OFFICIER. Lequel des deux, messieurs, est le vicomte de Saint-Hérem ?

ROGER. C'est moi, monsieur.

L'OFFICIER. J'ai reçu l'ordre de m'assurer de votre personne.

ROGER. Il suffit.

CHARLOTTE, *à l'Officier.* Un instant, monsieur, attendez ; de qui est l'ordre que vous avez ?

L'OFFICIER. De l'alcade mayor, madame.

CHARLOTTE. Cet ordre est nul ; en voici un de sa majesté, qui prescrit à monsieur de Saint-Hérem de partir sur-le-champ pour La Haye.

L'OFFICIER. Il m'est enjoint, madame, de retirer cet ordre de vos mains. (*Mouvement général.*) Et de vous remettre celui-ci.

CHARLOTTE. Du roi ! (*Elle lit.*) « Après » avoir trahi tous ses devoirs d'époux, après » avoir manqué au respect qu'il devait à une » tête couronnée, monsieur de Saint-Hérem » peut et doit s'attendre à une justice prompte » et à une punition terrible ! » (*S'interrompant.*) Ah ! mon Dieu ! « Mais le châtiment » atteindrait une personne qui, elle aussi, fut » offensée par lui, et cependant a demandé » sa grâce ; pour elle, pour elle seule, qu'il » soit donc fait comme elle le désire ; mais » que monsieur et madame de Saint-Hérem » quittent à l'instant même l'Espagne, et que » l'officier chargé de cet ordre les conduise » jusqu'à la frontière... L'ami oublie, le roi » pardonne ! Moi, le roi. »

CHARLOTTE. Oh ! je le savais bien !... (*A l'Officier.*) Nous vous suivons, monsieur, nous partons... Viens, Louise, viens.

DUBOULOY. Un instant, un instant. La voiture ne contient que trois places, ainsi, madame.

LOUISE. J'en suis vraiment désolée ! Moi aussi j'avais hâte de remettre moi-même à votre père...

DUBOULOY. A mon père ?

LOUISE. Ce brevet de baron.

DUBOULOY. Un brevet de baron pour moi ?

LOUISE. Pour vous !... mais puisque...

Elle s'apprête à le déchirer.

DUBOULOY. Diable ! c'est bien différent... attendez...

LOUISE. Il n'y a place que pour trois ?

DUBOULOY. Je peux monter sur le siége.

77842

FIN DU CINQUIÈME ET DERNIER ACTE.

Imprimerie de Mme Ve DONDEY-DUPRÉ, rue Saint-Louis, 46, au Marais.

Digitized by Google

or , *le 23 juillet* 1843.

Cher monsieur Janin,

Vous le savez, car j'ens l'honnenr de vous l'écrire à l'époqne où fut joué *Antony*, j'ai pris la saine habitude de ne jamais lire les journaux qui reudent compte de mes ouvrages; mais, heureusement ou malhenreusement, j'ai de bons amis qui les lisent pour moi, et qui, en vertu de cet axiome napoléonien : « Éveillez-moi pour les manvaises nouvelles seulement; quant aux bonnes, il sera tonjonrs temps de me les apprendre, » s'empresseraient, je crois, de m'éveiller à deux heures du matin pour m'annoncer qu'il vient de paraître un feuilleton de vous.

Or, le soir même du jour où votre article snr *les Demoiselles de Saint-Cyr* avait parn, je fus averti de cet événement par trois ou quatre de mes amis, qui m'invitèrent fort à le lire. —Vous comprendrea lenrs instances, vous qui comprenez si bien toutes choses; elles leur étaient nne occasion de me dire du mal de vous, en m'apprenant que vous disiea du mal de moi. C'est une charmante invention qne celle des amis, — n'est-ce pas, cher monsieur Janin?

D'abord je ne voulns pas les croire, le jeudi n'étant pas le jour de vos exécutions hebdomadaires; j'avoue même qu'en faisant passer ma pièce le mardi, j'avais nn peu compté sur le long intervalle qui devait s'écoler entre ma première représentation et l'analyse que vons êtes chargé d'en faire. Pendant ces cinq jonrs, pensé-je, le succès se consoliderait. Vons l'avez pensé comme moi, méchant que vous êtes, et vous avea voulu mordre la lime avant qu'elle fût trempée. Ah! que j'étais un grand niais de ne pas prévoir que mon *ami* Armand Bertin, à défaut du feuilleton, où *les Mystères de Paris* ne vous laissaient pas de place, vous onvrirait à deux battants la colonne des *variétés!*

Sur l'invitation pressante de mes amis, je me décidai donc à lire votre feuilleton. Mais une difficulté se présentait: je ne reçois pas le *Journal des Débats*; j'ai la haine des cabinets littéraires; pas une des personnes présentes n'avait snr elle le nnméro du jour. Je résolns do l'acheter : henreusement le *Journal des Débats* est nn journal qni se vend; je n'avais pas fait qnatre pas dans le jardin du Palais-Royal, que j'avais mon affaire.

Je m'enfermai dans le cabinet de M. le commissaire royal, et je lus les trois colonnes un quart que vous m'avez fait l'honnenr de me consacrer.

Vous comprenez bien, cher mousieur Janin, que si je me livrai à une occupation si fort en dehors de mes habitndes, ce n'était ni pour mon instruction ni pour mon amnsement. Je vous connais de longue date et je sais avec quelle merveilleuse légèreté vons portez vos jugements. J'espérais donc trouver dans celui qne vons veniez de rendre contre moi quelques-unes de ces balourdises bistoriqnes, quelques-nnes de ces erreurs d'analyse, qnelques-uns de ces paradoxes sociaux qni ont fait de vous le critiqne le plus plaisant de Paris. Je ne m'étais pas trompé, et je fus servi à souhait. Heureux abonnés que les abonnés dn *Journal des Débats*, qui, an lieu d'nn feuilleton auquel ils s'attendaient, vont en avoir deux, car je présume que cette fois-ci vons m'honorerea d'une réponse.

Puis, je vous l'avone, je vondrais mettre ce genre de discussion à la mode. Tout accusé a droit de défense. Les autenrs senls, pourqnoi? je n'en sais rien, ont renoncé à ce droit. Voyea donc comme ce serait curienx pour l'histoire de l'art et amusant pour celle de l'esprit,

Digitized by Google

si Corneille, Racine et Molière eussent répondu aux Janins de leur époque comme je réponds au Fréron de nos jours. Bien entendu que je sais et que je reconnais la distance qui sépare les critiques et les poëtes de ce temps, des critiques et des poëtes du nôtre.

Commençons par le commencement: Vous déplorez dans le *proœmium* de votre article,—le mot est de vous; je ne suis pas assez savant, moi, pour me servir de pareils mots — vous déplorez, dis-je, la stérilité d'invention, d'idée et d'esprit, qui va amener tout bonnement la fermeture des théâtres. Il y a longtemps que cette stérilité vous touche, vous tourmente, vous poursuit; je le sais et j'en possède la preuve. En 1832, déjà, rappelez-vous-le bien, sans doute agité de ce même sentiment de l'impuissance générale, et honteux de ce qu'il ne se produisait rien de grand dans notre époque, vous résolûtes de vous mettre à l'œuvre, et de joindre l'exemple au précepte, en nous montrant, à nous autres auteurs dramatiques, comment les critiques, quand ils s'en mêlent, font des drames et des comédies. Ah! vous savez déjà ce que je veux dire, n'est-ce pas, cher monsieur Janin? vous devinez qu'il est question *de certain drame* qui a fait grand bruit dans son temps.

L'histoire de *ce certain drame* a été tant battue, débattue et rebattue, que je n'en soufflerais pas le mot, si ce n'était une occasion de faire connaître l'intention que vous avez eue de faire une bonne action. Les bonnes actions sont rares, et c'est à leur propos qu'on a dit que l'intention était réputée pour le fait. J'espère donc que mes lecteurs me passeront ce rabâchage, ne fût-ce aussi qu'en faveur de l'intention.

Vous demeuriez alors rue Madame; vous habitiez une jolie petite mansarde donnant sur un beau jardin; vous étiez l'ami, le commensal du directeur de l'Odéon; je vous voyais là quelquefois entre l'homme le plus spirituel de Paris et une des plus belles femmes du monde, riant, causant, bavardant, avec cette verve qui vous caractérise: libre chez eux comme si vous étiez chez vous; n'est-ce pas que c'étaient de bons jours et de belles soirées? n'est-ce pas que plus d'une fois, dans votre splendide appartement de la rue de Tournon, vous vous êtes écrié, comme Sophie Arnoult : « Oh! le bon temps que celui où j'étais si malheureux! »

Aussi à cette époque dont je parle, n'était-ce pas vous qui vous plaigniez: c'était votre hôte qui se plaignait; c'était lui qui demandait une de ces œuvres fortes, puissantes, caractérisées, qui ébranlent une capitale, qui remuent une génération, qui symbolisent une époque. Les hommes qui produisent de pareilles œuvres sont rares, et il faut, quand on en a besoin, se donner la peine de courir après eux. Aussi M. Harel prit-il sa lanterne, et, nouveau Diogène, se mit-il en quête de celui qui devait être son sauveur; il courut longtemps par les rues de Paris, son falot à la main; toutes ses courses furent inutiles. Que voulez-vous, cher monsieur Janin, le siècle tournait déjà à la stérilité dont vous vous plaignez si amèrement aujourd'hui. Le pauvre directeur commençait donc à se désespérer, lorsque tout à coup il eut cette lumineuse idée, qu'il avait été chercher bien loin ce qui était bien près; il courut où il savait vous trouver, vous examina avec sa lanterne, en commençant par les pieds et en finissant par la tête, puis arrivé là, il découvrit sur votre visage une ligne dramatique si légère, qu'il fallait tout son esprit pour la découvrir, et il s'écria plein de joie : « Voilà mon homme! »

Vous rappelez-vous, cher monsieur Janin, l'histoire de cet amateur à qui Bériot demandait : — Jouez-vous du violon, monsieur?.... et qui lui répondit : — Je ne sais pas, je n'ai jamais essayé.

Eh bien, Harel vous adressa la même demande à propos du drame qu'il désirait; je ne sais pas si vous eûtes la naïveté de lui faire la même réponse; mais ce que je sais, c'est que vous vous mîtes à ce drame; ce que je sais, c'est que vous y travaillâtes deux mois; ce que je sais, c'est que vous écrivîtes trois cents pages; ce que je sais, c'est que le pauvre directeur eut la patience de les lire, et qu'au bout de ces deux mois perdus, et qu'après ces trois cents pages écrites, je vis arriver un matin chez moi notre ami commun, tenant à la main sa lanterne plus allumée et plus brillante que jamais.

N'est-ce pas, cher monsieur Janin, l'aveu soit fait entre nous deux, n'est-ce pas que ce n'est pas chose facile que de faire un drame?

Eh bien! ce drame que vous n'aviez pas pu faire, je le fis, moi; il eut même, si je compte juste, quelque chose comme quatre cent quatre-vingts représentations. Il est vrai que dans ce drame, au compte de MM. Hugo et Rosier, qui ont collationné les deux ma-

Digitized by Google

nuscrits, il est resté deux cent trente mots de vous. Aussi je ne doute pas, cher monsieur Janin, que ce ne soit à ces deux cent trente mots qu'il ait dû son long et fructueux succès.

Pardon de m'être arrêté du premier coup et si longtemps dans le vestibule de votre *proœmium*. Mais, vraiment, la tentation était trop forte, et je n'ai pas pu y tenir. J'ai pourtant hâte de passer à l'analyse, car l'analyse, c'est votre fort; et, véritablement, vous battre par votre faible est chose trop facile et trop peu méritoire. Vous connaissez le proverbe espagnol : « Il faut attaquer le taureau par les cornes. » Soyez tranquille, vous avez affaire à un matador qui sait son état, et vous ne perdrez rien pour attendre.

Cependant, quelque bonne volonté que j'aie de doubler le pas, il faut que je fasse encore deux petites haltes; heureusement elles seront courtes : le temps de respirer et de reprendre haleine. Diable! quand on a affaire à l'Hercule de la critique, il faut bien, comme le pauvre Antée, toucher de temps en temps la terre, ne fût-ce que du bout du pied.

Vous m'accusez d'avoir, dans *le Mariage sous Louis XV*, emprunté la scène du miroir à Marivaux. Ai-je jamais renoncé au droit consacré par Molière, ce roi du théâtre, de prendre mon bien où je le trouve? Non, que je sache. Seulement, Molière ne s'inquiétait pas même si les auteurs étaient morts ou vivants, il prenait à Cyrano de Bergerac l'adorable plaisanterie de la galère, et c'était, comme le disait Shakspeare, à qui cinquante ans auparavant on faisait le même reproche de piller je ne sais quel autre auteur : — c'était une fille qu'il tirait de la mauvaise compagnie pour la faire passer dans la bonne.

Puis voilà qu'après avoir réclamé pour Marivaux, vous réclamez pour Boccace; cette fois, il est vrai, la réclamation est plus grave. A Marivaux, je n'avais pris qu'une scène du *Mariage sous Louis XV*; à Boccace, j'ai pris la comédie tout entière des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Il s'agit de Gillette de Narbonne, — je copie textuellement votre accusation, cher monsieur Janin, — et j'ai mes raisons pour cela, comme vous allez voir. — Nous autres auteurs dramatiques, nous ne faisons rien inutilement, et nous avons l'habitude de préparer nos effets. Attention!

Il s'agit donc « de Gillette de Narbonne, mariée au comte de Roussillon, qui l'abandonne le jour même de ses noces, et qui cependant a deux fils de sa femme, qu'il finit par reconnaître pour sa femme chérie et légitime. — Écoutez, nous y voilà. — *Hebbene due figliuli perche egli Havutala cara per moglie la tiene.* »

Voyons, cher monsieur Janin, vous qui savez déjà tant de choses, pourquoi essayer de faire croire aux neuf mille abonnés du *Journal des Débats*, et à moi par dessus le marché, pourquoi, dis-je, essayer de nous faire croire encore que vous savez l'italien, et que vous lisez tout couramment Boccace dans sa langue maternelle, tandis que vous le lisez dans une mauvaise traduction française, que pour cette solennelle occasion vous vous êtes fait retraduire en italien, par qui? avouez que j'ai mis le doigt dessus, mauvais sujet, par quelque chanteuse de romances.

— Mais la preuve? direz-vous.

La preuve, la voilà, cher monsieur Janin : c'est que vous avez fait dans cette phrase, qui se compose de onze mots en tout, trois fautes d'orthographe, rien que cela : voulez-vous que je vous les dise, car si vous les cherchiez vous-même, vous ne le trouveriez probablement pas. Il y a un *h* de trop à *h*ebbene et un *h* de trop à *h*avutala. Il est vrai qu'il y a un o de moins à figliuli. Maintenant faites de vos deux *h* un o, cela ne vous est pas difficile, à vous qui faites tout ce que vous voulez de la langue; glissez cet *o* entre l'*u* et l'*l* de figliuoli, tenez, comme je le fais maintenant, et l'on n'aura plus qu'un reproche à vous adresser, c'est que la phrase en question que vous citez comme de Boccace, n'est pas de Boccace.

Voici la sienne.

E' lei abracciò, e bacciò, e per sua legittima moglie riconobbe, e quegli per suoi figliuoli.

Voyons, cher monsieur Janin, avez-vous cru sérieusement que Boccace avait si fort vieilli, que le moment était venu de le retraduire en italien? en tout cas, permettez que je vous donne un conseil d'ami : si vous continuez cette œuvre si digne d'être encouragée par le ministère, faites revoir les épreuves par la même personne qui vous a déjà revu celle des mémoires de Benvenuto Celliui et du Voyage sentimental.

Puis, il y a encore une chose que je ne comprends pas. Comment, vous qui avez déjà eu tant de désagrément avec l'Italie, avez-vous été vous frotter à l'italien? car, vous vous le rappelez, ce n'est pas votre première erreur à l'endroit de la Toscane, et surtout des Toscans;

Digitized by Google

vous avez marié Cosme Ier avec Bianca Capello (1); vous avez attribué à Rembrandt la Vision d'Ézéchiel du divin Sanzio d'Urbin (2); enfin vous avez fait honneur au doux Léonard de Vinci, des trois terribles Parques du terrible Michel Ange (3); peut-être avez-vous oublié toutes ces bévues; mais, je vous en réponds, les Florentins ne les ont pas oubliées.

Il y en a une surtout, cher monsieur Janin, qui a excité leur hilarité au plus haut point, et celle-là mérite une mention particulière. Vous racontez qu'en allant de Gênes à Lucques, vous avez eu les montagnes à droite et la mer à gauche (4); c'était une si grande innovation en géographie, c'était un si grand bouleversement géologique, que tous les savants ultramontains s'en sont émus. Il y avait de quoi, vous en conviendrez. Depuis six mille ans, à peu près, que Dieu avait eu la fantaisie de créer le monde, les Italiens, de générations en générations, s'étaient habitués, en suivant le même chemin que vous avez fait, à voir, au contraire, les montagnes à gauche et la mer à droite. Mais, comme vous êtes un grand maître et que vous écrivez toutes ces belles choses dans un journal qui a un grand poids, un jour ou l'autre, je n'en doute pas, la transposition sera universellement admise, et les Italiens reconnaîtront qu'ils sont dans leur tort.

Maintenant, passons à l'analyse.

« Au premier acte de cette très-profane comédie, » pardon si je m'interromps encore, mais mon intention, je vous le jure, n'a jamais été de faire une comédie sacrée, « au premier acte de cette très-profane comédie, » nous sommes, dites-vous, à Saint-Cyr. M. de Saint-Hérem, amoureux d'une pensionnaire, et ayant besoin d'un allié, appelle Dubouloy. — Oh! hé! Dubouloy, Dubouloy! — et cet animal de Dubouloy, dites-vous, grimpe par la fenêtre. »

Pardon, cher monsieur Janin; mais il m'avait semblé, à moi, qui ai mis la pièce en scène, que c'était par la porte qu'il entrait. Il est vrai qu'au moment où Dubouloy entrait par la porte, vous causiez dans le corridor, avec votre spirituel confrère M. Merle, lequel vous demandait si vous ne feriez pas bientôt une seconde édition de Barnave, édition d'autant plus attendue, qu'il y a longtemps que la préface seule, qui précédait ce beau roman historique qui vous a valu la croix, a fait épuiser jusqu'au dernier volume de la première.

Vous continuez, et vous passez du récit au dialogue. Saint-Hérem, dites-vous, n'a rien de plus pressé que de dire à Dubouloy :

— Part à deux! J'ai à ma disposition deux demoiselles de Saint-Cyr : je te donne la petite.

— J'aimerais mieux la grande, répond Dubouloy.

— Tu es bien dégoûté, répond Saint-Hérem; et d'ailleurs, ne vas-tu pas te marier?

— Je me marie dans deux heures, s'écrie le marant en tirant sa montre.

— Je ne te demande qu'une heure vingt minutes, répond Saint-Hérem, et le tour est fait.

Pardon, encore une fois, cher monsieur Janin, mais vous n'étiez pas sans doute rentré dans votre loge lorsque les événements que vous racontez se passaient sur la scène. Il en résulte que, n'ayant pas entendu mon dialogue, vous avez eu la générosité de me prêter le vôtre. Mais quand on prête aux gens, il faut avant tout savoir s'ils sont dans la disposition d'emprunter. Votre dialogue est plein de goût et d'esprit, je l'avoue; mais puisque le mien est tout fait, autant vaut que je le garde. — La reconnaissance n'en subsiste pas moins, soyez-en bien sûr, d'autant plus grande, cher monsieur Janin, que vous tenez absolument à me faire l'aumône, à ce qu'il paraît. Un peu plus loin, vous dialoguez de nouveau; cette fois-ci, c'est Louise qui parle.

— Ma foi, dit-elle, mon museau ne plaît pas à M. Dubouloy; tant pis pour lui! A son aise, je ne suis pas bien pressée, me voilà bien vêtue, bien logée, bon feu, bon gîte, bon carrosse; pour le reste, le reste viendra en temps et lieu. —

Cette prose est encore de vous, cher monsieur Janin; permettez-moi d'en prévenir le public, qui pourrait aller au Théâtre-Français rien que pour entendre dire dans ma comédie cette jolie phrase, et qui, ne l'y trouvant pas, aurait le droit de se fâcher.

Mais ce qui vous blesse surtout, vous l'homme méticuleux par excellence, vous l'homme des faits, vous l'homme des dates, vous l'homme historique enfin, c'est que madame de Montbazon soit assez bonne femme pour remettre à un tiers des lettres de l'importance de celles qu'elle remet à Saint-Hérem. « *Certes, la dame,* » je vous cite textuellement; écoutez ceci, messieurs les lecteurs, et ne perdez pas, je vous en supplie, un mot de la citation.

(1) *Voyage en Italie*, page 145. — (2) *Idem*, p. 171. — (3) *Idem*, p. 172. — (4) *Idem*, p. 71.

Digitized by Google

« *Certes, la dame*, dites-vous, *n'avait pas toute cette autorité-là quand le cardinal de Richelieu faisait trancher la tête à son beau-frère le chevalier de Rohan* (**1674**). *Il y a juste trente ans de cela, ce qui ne le rajeunit pas.* »

Gloire à vous, cher monsieur Janin! Sur mon honneur, vous êtes un homme unique, inappréciable, inouï! Voici qu'après avoir découvert qu'en allant de Gênes à Lucques, on a les montagnes à droite et la mer à gauche; ce qui est, comme on peut s'en convaincre rien qu'en jetant les yeux sur la carte, une théorie géographique assez nouvelle, à moins qu'on ne voyage dans la voiture d'un grand seigneur et que l'on ne marche à reculons; — voilà, dis-je, que vous découvrez maintenant un fait historique pour le moins aussi miraculeux. C'est que la cardinal de Richelieu, trépassé le 4 décembre 1642, a fait trancher la tête au chevalier de Rohan, décapité devant la Bastille le 27 novembre 1674, c'est-à-dire trente-deux ans après qu'il eut été enterré. Quel abominable tyran que ce cardinal de Richelieu, et comme il laisse loin de lui le clément Tibère, dont les exécutions ne se prolongeaient que jusqu'au surlendemain de sa mort!

Je comprends, cher monsieur Janin, qu'un homme qui comme vous possède ses faits et ses dates sur le bout du doigt soit difficile en histoire; qui sait beaucoup exige beaucoup, et malheur au plus habile élève de l'école des Chartes s'il vous tombait jamais sous la main : il apprendrait du même coup que Smyrne est une île, que Napoléon a débarqué sur le champ de bataille de Cannes, que le passage des Portes de Fer est une suite d'arcs de triomphe dressés par les Romains, que la Saône coule de Lyon à Saint-Étienne, votre patrie, que le Rhône passe à Marseille, que les lièvres se terrent, que les perdrix se branchent, et que la chasse à courre s'écrit chasse à *cours*. Toutes choses que vous avez imprimées dans ce même *Journal des Débats*, journal si littéraire, si savant et si sérieux, que ses lecteurs ne se sont pas aperçu jusqu'aujourd'hui que vous, le sceptique par excellence, que vous qui raillez la création tout entière, vous en êtes arrivé tout doucement à vous moquer de ses abonnés.

Continuons. Nous sommes au troisième acte, en Espagne, à la cour du roi Philippe V. Oh! diable! c'est ici que la critique va devenir sérieuse; gare à moi!

Ici, cher monsieur Janin, vous vous attendiez, à ce qu'il paraît, à voir ce que vous n'avez pas vu et ce que, plus heureux que vous, avait vu le duc de Saint-Simon, c'est-à-dire un roi *fort courbé, fort rapetissé, le menton en avant, le visage fort allongé, les pieds tout droits qui se touchaient et qui se coupaient en marchant*, et vous n'avez, dites-vous, rien aperçu de tout cela?

Je comprends votre désappointement, et la vue d'un pareil roi était assez curieuse pour que vous me gardiez rancune de vous en avoir privé; mais, outre que ce fut quelque dix années après l'époque où je mets mon roi en scène que le duc de Saint-Simon vit Philippe V dans ce piteux état, j'avoue que j'avais besoin pour la suite de ma comédie d'un prince assez alègre et assez bien portant pour donner de la jalousie à Saint-Hérem. Votre roi n'était point mon affaire, et en vertu de mes droits de dramaturge je m'en suis privé; il vous reste donc tout entier, et si vous vouliez le prendre pour votre compte, je ne doute pas, cher monsieur Janin, qu'avec ce talent dramatique dont vous m'avez, comme je le disais à mes lecteurs, donné une si grande preuve en 1832, vous n'en fassiez le héros d'une charmante comédie.

Vous avez en encore une autre espérance, car dans cette malencontreuse soirée toutes vos espérances ont été déçues; c'était de voir à ce roi *courbé, rapetissé, le menton en avant*, etc., un premier ministre, *blond, petit, gros, pansu, le visage rouge, avec deux petites mains collées sur son gros ventre*. Vous aimez les pendants, cher monsieur Janin, et je le comprends, cela fait bien sur une cheminée ou sur une console; un vase isolé perd moitié de sa valeur; et Geoffroi, votre prédécesseur, pensait sur ce point exactement comme vous; mais s'il est facile de rassortir un vase ou un candélabre, il n'est pas si commode, croyez, de se procurer un magot dans le genre de celui que vous réclamez. Eh bien, voulez-vous que je vous l'avoue maintenant? Le rôle était fait comme vous le désiriez; malheureusement parmi les cinquante-trois sociétaires et pensionnaires du Théâtre-Français on n'a trouvé personne qui fût digne de le jouer. J'ai songé à Lepeintre jeune, on s'est empressé de lui faire des offres; mais tout a été inutile. Cet entêté de Nestor Roqueplan, — vous connaissez Nestor Roqueplan, — cet entêté de Nestor Roqueplan n'a pas voulu le lâcher.

Mais ne pouvant pas voir votre roi *courbé et rapetissé*, votre premier ministre *blond, gros, petit* et *pansu*, vous espériez, dites-vous, «voir les courtisans *parcourir à genoux et à reculons*

je ne sais combien de carreaux de velours, en disant, à chaque génuflexion : *A los pies à vuestra excellentia, pendant que la reine descendait de son trône, et se trouver encore à genoux à la porte de l'appartement.* »

Certes, je ne doute pas, cher monsieur Janin, que dans un théâtre gymnastique les gracieux exercices indiqués par vous n'obtiennent un grand succès; mais sur la scène française, au troisième acte d'une comédie assez gaie et assez vive jusque-là, vous l'avouez vous-même, au moment où l'intrigue a besoin de se nouer, peut-être une pareille mise en scène eût-elle fait longueur, sans compter, cher monsieur Janin, que ce beau velours et ce magnifique satin dont vous regrettez qu'on ait fait emploi, dans une si piètre occasion, en eussent été indignement froissés, qu'il eût fallu que mes acteurs changeassent de haut de chausses à chaque représentation, ou que tout au moins on leur remît des genouillères, dépense qui eût ruiné le pauvre costumier, au frais duquel les costumes se font. — Or, cher monsieur Janin, vous ne voudriez pas la ruine d'un honnête homme qui n'a commis d'autre crime que d'avoir fourni habit, veste et culotte à un roi qui n'était pas courbé, qui n'était pas rapetissé, et qui n'avait pas le menton assez en avant.

Mais ce n'est pas tout encore, peste! et je n'en suis pas quitte de votre cours d'étiquette. Vous regrettez que la fête que donne M. le duc d'Anjou ne *soit pas une fête grave, empesée et toute selon le cérémonial espagnol.* Hélas! si vous eussiez été dans la salle lors de l'exposition de ce malheureux troisième acte si critiquable, vous eussiez entendu le duc d'Anjou se plaindre amèrement de ces fêtes qui feraient votre bonheur à vous. C'est pour se reposer de ces bals espagnols qu'il donne un bal à la française. C'est parce que les murs lourds et massifs de l'Escurial pèsent sur lui comme les parois d'un sépulcre, qu'il vient respirer l'air pur de Buen-Retiro, cette petite maison des rois de Madrid. Là, il l'a dit, il échappera enfin à l'étiquette; mais vous ne l'avez pas entendu, cher monsieur Janin, car pendant qu'il le disait vous causiez dans le corridor avec votre spirituel confrère Charles Maurice, que vous félicitiez sur sa justice, et qui vous louait sur votre impartialité.

Mais ce n'est pas le tout de m'attaquer sur mon manque de convenance, vous attaquez encore ce pauvre Théâtre-Français qui n'en peut mais. — Car lorsqu'à tort ou à raison, il me demande des comédies, il faut bien qu'il joue les comédies qu'il m'a demandées. *Nous ne comprenons pas*, dites-vous, *que le Théâtre-Français, qui doit avoir de la mémoire, ait fait si bon marché de l'étiquette de la cour d'Espagne; cette étiquette est partout, dans toutes les histoires, et surtout dans les drames; dans le* Don Carlos *de Schiller, — dans le* Ruy-Blas *de M. Victor Hugo, qui prend tant de peine pour vous expliquer le nombre et la position des personnages, les fauteuils, les chaises à dossier, les carreaux, les duègnes, toute la science de la camera mayor.*

D'abord, cher monsieur Janin, ni *Don Carlos* ni *Ruy-Blas* n'ont été joués sur la scène française. *Don Carlos* a été joué sur le théâtre de Weimar, je crois, et *Ruy-Blas* sur le théâtre de la Renaissance, j'en suis sûr. Vous citez bien encore la comédie de *la Reine d'Espagne, dans laquelle on apprenait qu'on grattait aux portes*, comédie qui a été jouée, elle, rue Richelieu; mais comme malgré l'éminent talent de son auteur, l'un des hommes les plus spirituels du monde, cette comédie, absorbée par les mêmes détails que vous regrettez de ne pas trouver dans la mienne, n'a été jouée qu'une fois, et il y a de cela dix ou douze ans, il n'est pas étonnant que ce pauvre Théâtre-Français, qui n'a qu'un souffleur fort occupé depuis cette époque à souffler d'autres ouvrages, ait quelque peu oublié la leçon que lui a donnée celui-là.

Cependant, je vous l'avoue, malgré l'air goguenard que j'affecte, l'un de vos trois reproches m'a été sensible, c'est celui de m'être laissé dépasser dans la science de l'étiquette par mon ami et confrère Victor Hugo. Certes, personne plus que moi n'aime et surtout n'admire notre grand poëte, que ne pouvant mordre publiquement au *Journal des Débats*, — vous le savez bien, la chose vous est interdite par autorité supérieure, — vous avez été si souvent attendre dans quelque feuilleton obscur de quelque petit journal ignoré, pour le mordillonner lorsqu'il passait, espérant que, s'il ne mourait pas de la blessure, il mourrait du venin. Ce reproche, dis-je, m'a été sensible, parce que j'avais cru, au contraire, trouver dans *Ruy-Blas* même que vous citez, une absence assez remarquable de l'étiquette. Oui, certes, les fauteuils sont à leur place, les chaises à dossier sont à leur numéro; les duègnes sont à leur poste; ce qui n'empêche pas, cher monsieur Janin, que la reine Marie de Neubourg ne soit

amoureuse, de qui? d'un laqnais! Et qu'au cinquième acte, la fière Allemande ne se lève de son fauteuil on de sa chaise à dossier, ne passe par-dessus ses carreaux et ne dépiste ses duègnes pour courir tonte seule les rnes de sa capitale et pour aller retrouver son amant dans la petite maison de don Salluste, chose, vous le savez hien, cher monsieur Janin, — vons qui savez si bien l'étiquette de la cour de Madrid, — chose matériellement impossible à une reine d'Espagne. Ce qui n'empêche pas que le drame de *Ruy-Blas* ne soit nn des plus beaux drames qui aient été faits depuis dix ans.

Maintenant, savez-vous ce qui a gâté le Théâtre-Français à l'endroit de l'étiquette? Eh bien! vons allez bondir; — c'est l'habitude de jouer Corneille, Racine et Molière; car n'avez-vons pas remarqué, cher monsieur Janin, que dans les tragédies et les comédies de ces grands maîtres, chacun entre et sort comme s'il était chez soi : Cinna chez Auguste, Osmin chez Acomat, tout Paris chez Célimène, et qu'il n'y a pas un esclave à la porte du palais de l'empereur, pas nn eunuque à la porte du sultan, pas nn laquais à la porte de la belle veuve, pour empêcher d'entrer ceux qni viennent leur faire visite?

C'est que les grands maîtres, cher monsieur Janin, n'ont pas vu que l'art fût dans la manière dont salue nn ambassadeur, fût dans la surveillance qu'exerce une duègne, fût dans la place qu'occupe un fauteuil. L'art est plus hautain que vous ne le faites. C'est un noble patricien de Rome, c'est un fier hidalgo de Castille, c'est un grand seigneur de France, et quand il trouve snr son chemin quelque pauvre petite barrière plantée par un esclave, nn eunuque ou un laqnais, il la brise s'il en a le temps, ou passe par-dessus s'il est pressé.

Ah! maintenant voilà que vons êtes pressé comme un patricien, comme nn hidalgo, comme un grand seigneur, et qne vons sautez par dessus le quatrième acte. Mais tout le monde n'a pas des jambes de gentilhomme bonnes à franchir les barrières, cher monsieur Janin, et vous retombez dans ma comédie, au moment, dites-vons, où Charlotte annonce à *M. de Saint-Hérem qu'elle n'est plus sa femme, mais qu'elle veut être sa maîtresse et un peu celle du roi.*

Ce qne c'est de voir le mal partout! personne dans la salle ne s'était aperçu de cette intention chez Charlotte; mais vons êtes un critique si éclairé et si profond, que non-seulement rien de ce qui est dans la pièce ne vous échappe, mais encore que vons y voyez ce qui n'y est pas. Ce que c'est que d'être myope.

Mais ce n'est pas tout que d'être myope, vous êtes encore quelque peu sourd. Dans la scène dn cinquième acte où le mari qui se croit ontragé insulte le roi, vons avez entendn Saint-Hérem dire à Philippe : *Sortons!*

Vous n'avez entendu que ce seul mot, et encore vous l'avez entendu parce qu'en ce moment on ouvrait la porte d'une loge. Car en ce moment, cher monsieur Janin, je le sais bien moi qui ne vous ai pas perdu de vne de tonte la soirée, car en ce moment, dis-je, vous causiez dans le couloir avec votre spirituel confrère M. Rolle, lequel vous demandait si vous ne faisiez pas à l'occasion de votre mariage un petit feuilleton de bout de l'an.

Maintenant, cher monsieur Janin, je ne veux pas aller plus loin que vons n'avez été vous-même, et comme vous en avez fini avec moi, je vais en finir avec vous. Oui, vous aviez raison quand, dans le charmant feuilleton que vous avez fait sur votre propre mort, vous annonciez que vous n'étiez pas trépassé; quand vous rassuriez les amateurs de tours d'adresse, en leur promettant qu'ils vous verraient reparaître sur votre fil de fer. Oui, tous les lundis et quelquefois les jendis, vous leur donnez le spectacle de vos souplesses et de vos équilibres. — Mais prenez garde, cher monsieur Janin, tout en continuant vos exercices acrobatiques, comme vons les appelez vous-mêmes, de toucher, du bout de votre balancier, ceux qui n'auraient qu'à toucher votre corde du bout du doigt pour vous faire rompre le cou.

Et maintenant, à ma première comédie, cher monsieur Janin, car je vous préviens que comme le Théâtre-Français l'attend, me fissiez-vous l'honneur de me répondre, je n'aurais plus, d'ici au jour de la représentation, nn seul moment pour m'occuper de vous — avec la plume bien entendu. —

Je suis, cher monsieur Janin, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

ALEX. DUMAS,
Auteur des *Demoiselles de Saint-Cyr*.

Digitized by Google

Il est un point sur lequel, au reste, je m'empresse de reconnaître que j'ai été parfaitement d'accord, non-seulement avec le spirituel critique du *Journal des Débats*, mais encore avec tout le monde. C'est sur l'ensemble avec lequel cette comédie a été jouée au Théâtre-Français, qui reste, quoi qu'on en dise, pour la tragédie et la comédie, le premier théâtre du monde. Il est impossible de déployer plus de dignité, plus d'âme, plus d'aristocratie que ne l'a fait ma ravissante comtesse de Saint-Hérem; il est impossible d'éparpiller plus de grâce d'esprit et de gentillesse que ne l'a fait ma jolie baronne Dubouloy : ce n'était pas ainsi qu'étaient faites les pensionnaires de madame de Maintenon; tant pis pour elles, voilà tout ce que je puis dire.

Quant à Firmin, il y a longtemps que, pour la première fois, je lui ai adressé mes remercîments. Ma reconnaissance pour lui date de *Henri III ;* il y a juste quatorze ans de cela, et en quatorze ans, comme chacun le sait, les intérêts doublent le capital.

Merci aussi à Régnier, si franc, si jovial, si entêté; il a fait du rôle de Dubouloy, le rôle dangereux de l'ouvrage, un type charmant de gentilhomme bourgeois et de bourgeois gentilhomme. Au reste, Dieu merci, le public a pris l'avance sur moi, et je ne lui traduis ici que ses applaudissements de chaque soir.

Mais le rôle véritablement sacrifié, le rôle qu'un comédien seul pouvait sauver, c'était celui de Philippe V. Brindeau s'en était chargé avec un peu de crainte et l'a joué avec beaucoup de talent. Il en résulte que de mauvais qu'il était, le rôle est devenu bon.

Au revoir donc, et à bientôt.

Digitized by Google